

Vol. XVII, 33<sup>e</sup> année  
JUILLET-AOÛT 1952  
Montréal - N° 4



LE PRÉCURSEUR

# Le Précurseur

Par an: \$1.00  
À vie: \$20.00

Bulletin bimestriel publié par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

Les abonnements commencent  
avec janvier ou juillet.

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE  
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Vol. XVII, 33<sup>e</sup> année

MONTRÉAL, JUILLET-AOÛT 1952

N<sup>o</sup> 4

## SOMMAIRE

<i>La complainte des berceaux chinois</i> .....	139
La Rédaction	
<i>Nos Prisons</i> .....	142
Sœur Saint-Germain, Sœur Saint-Victor et Sœur Sainte-Foy	
<i>Par le Rosaire</i> .....	152
La Rédaction	
<i>Ma première impression en arrivant au Japon</i> .....	154
Sœur Monique-du-Saint-Sacrement	
<i>Le Jardin de Sainte-Marie</i> .....	158
<i>Congrès Eucharistique de Matanzas</i> .....	160
Sœur Marthe-du-Rédempteur	
<i>Pèlerinage de Notre-Dame de la Caridad</i> .....	162
Sœur Sainte-Colette	
<i>Les Coteaux dans la lumière de la Vierge</i> .....	165
<i>Dans les pueblos cubains</i> .....	168
Sœur Irène-de-Jésus	
<i>Tournée de recrutement</i> .....	172
Sœur Françoise-de-Lisieux	
<i>Comment Katarina est partie</i> .....	175
Sœur Bernadette-de-France	
<i>Coup d'œil sur Kaseye</i> .....	178
Sœur Saint-Jean-de-la-Lande	
<i>Le bienheureux Théophile Vénard</i> .....	181
Chanoine F. Trochu	
<i>Nécrologie</i> .....	183



# LA COMPLAINTE DES BERCEAUX CHINOIS

O mon pays d'adoption,  
Chine, que t'ai-je fait?... Réponds!

Pourquoi donc me chasser, pourquoi,  
Comme une indigne hors-la-loi?

J'usai mes forces de vingt ans  
Pour que soient heureux tes enfants,

Ces petits dont tu ne voulais  
Et qui se mouraient là, seulets,

Cuits de soleil ou bleus de froid,  
Guettés des chiens à l'oeil narquois!

Je les cueillis à pleins paniers  
Ou rachetai de beaux deniers.

Sur leur existence d'un jour,  
J'ai mis au moins un peu d'amour.

Avec des gestes de maman  
Graves et doux infiniment,



Je baignais leurs fragiles corps  
Tachés déjà d'ombres de mort,

Pansais la morsure des rats  
Incrustée à la chair des bras;

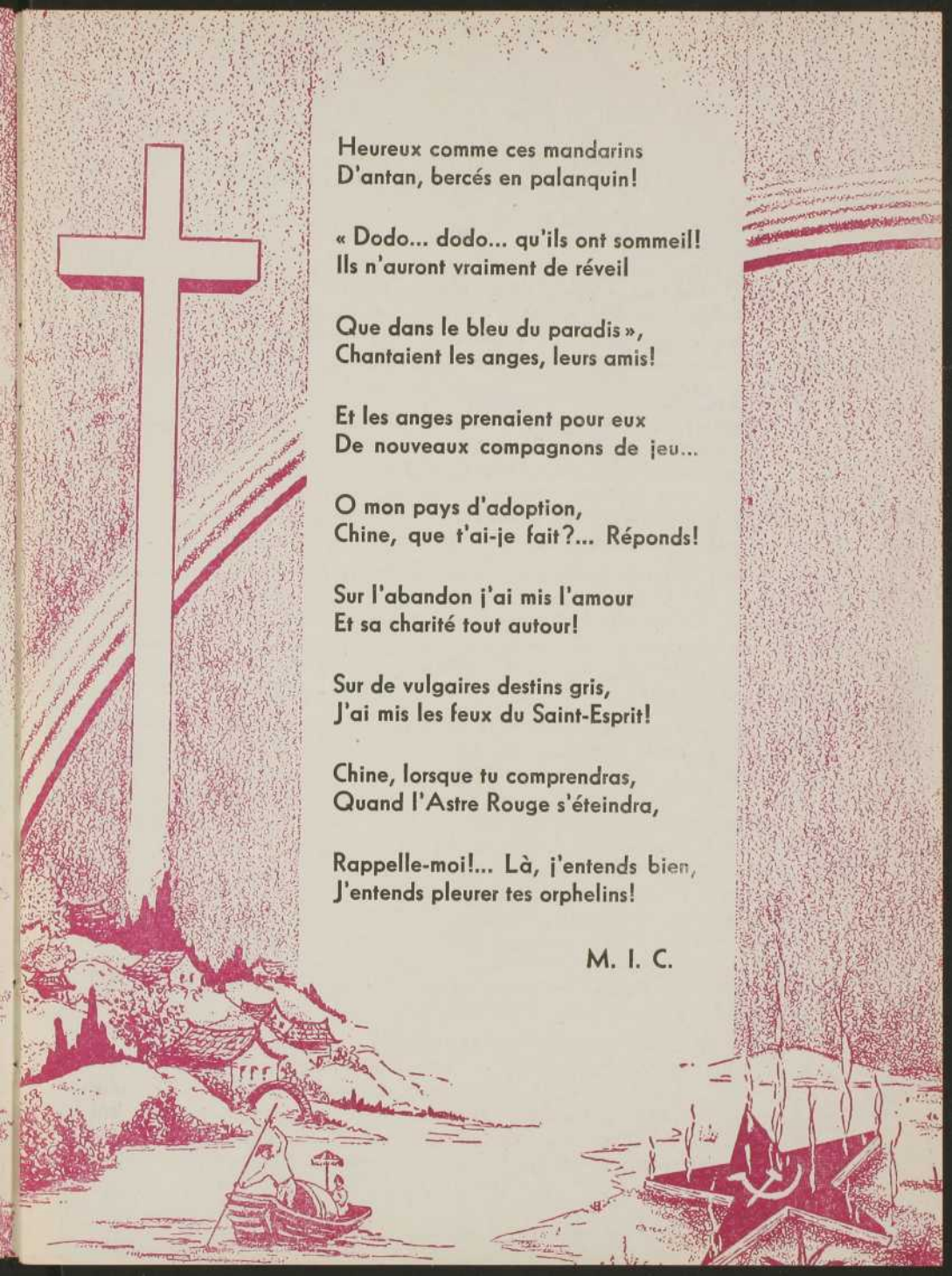
Lavais les fronts avec cette eau  
Qui rapproche des angelots.

Puis, dans un berceau de bambou,  
Sous un voile de linon flou,

Vêtus, au chaud, avec un lait,  
Mes orphelins, je les couchais.

Ils s'endormaient béatement,  
Ayant retrouvé leur maman,





Heureux comme ces mandarins  
D'antan, bercés en palanquin!

« Dodo... dodo... qu'ils ont sommeil!  
Ils n'auront vraiment de réveil

Que dans le bleu du paradis »,  
Chantaient les anges, leurs amis!

Et les anges prenaient pour eux  
De nouveaux compagnons de jeu...

O mon pays d'adoption,  
Chine, que t'ai-je fait?... Réponds!

Sur l'abandon j'ai mis l'amour  
Et sa charité tout autour!

Sur de vulgaires destins gris,  
J'ai mis les feux du Saint-Esprit!

Chine, lorsque tu comprendras,  
Quand l'Astre Rouge s'éteindra,

Rappelle-moi!... Là, j'entends bien,  
J'entends pleurer tes orphelins!

M. I. C.

## Une année d'Église Progressiste



(A. I. F.) Voici un an que M. Wu Yao-tsung a lancé le mouvement de l'Église Progressiste. Mais, en dépit de tous les efforts, ce mouvement s'est heurté à la résistance des catholiques et s'est soldé par un échec. Une enquête sérieuse, basée sur des témoignages directs reçus d'à peu près tous les diocèses de Chine, donne les résultats suivants:

1) Un certain nombre de prêtres et de religieuses et quelque deux mille laïcs catholiques semblent accepter l'Église Progressiste d'une *façon vague*, c'est-à-dire dans un effort évident de temporisation et pour se tirer d'affaire dans des circonstances extrêmement difficiles. Spécifions que, dans l'ensemble, les laïcs ont été forcés de devenir membres des « Comités de Réforme de l'Église » établis ici ou là et n'ont pas donné un acquiescement libre.

2) Un certain nombre de laïcs — mais aucun prêtre ni aucune religieuse — semblent accepter l'Église Progressiste d'une *façon précise*, c'est-à-dire dans son sens ultime de séparation d'avec Rome. Ajoutons que, pour avoir refusé tout contact avec l'Église Progressiste, quelque deux cent cinquante prêtres et religieuses et un grand nombre de catholiques ont été emprisonnés, et que certains ont même payé de leur vie leur attachement à Rome.

3) Tous les efforts pour obtenir des évêques ou prêtres chinois qu'ils deviennent les chefs d'une Église Nationale Chinoise indépendante de Rome ont été une faillite complète. Au cours de réunions tenues à Pékin en 1951, il fut même question de nommer un « pape » pour la Chine. Les Communistes déclarèrent que le Pape de Rome n'était pas légitime, car il n'avait pas été élu par le peuple, et que rien ne s'opposait à la nomination d'un pape en Chine, puisque l'Église avait eu simultanément deux ou trois papes en certaines périodes de son histoire. Des démarches précises furent faites auprès de l'archevêque de Nanchang, S. Exc. Mgr Joseph Chou Chi-shih, Lazariste chinois, pour qu'il acceptât d'être le pape de l'Église Catholique de Chine. Il répondit que l'Église Catholique ne pouvait avoir qu'un seul Pape, celui de Rome. S. Exc. Mgr Jean Chang, emprisonné à Pékin, refusa dans les mêmes termes, malgré des promesses de liberté. (Il serait depuis lors mort en prison, bien que cette nouvelle n'ait pas été officiellement confirmée.)

Tels sont les faits. Ils démontrent que le mouvement pour l'Église Progressiste a été un échec. M. Wu l'a d'ailleurs tacitement reconnu dans l'article qu'il vient d'écrire pour célébrer le premier anniversaire du mouvement qu'il a lui-même lancé: la seule allusion faite aux catholiques dans cet article est une photographie représentant une religieuse devant un microphne! Si M. Wu avait pu en dire plus long sur l'adhésion des catholiques à l'Église Progressiste, nul doute qu'il ne l'eût fait. — (*Fides.*)



# *Souvenirs de prison*

## *Ma profession de foi*

par Sœur SAINT-VICTOR<sup>1</sup>

Le 17 octobre, les Autorités ayant décidé qu'il n'y aurait plus de femmes à la prison de Lam Sek Tao, nous partions pour Sail Chuen, les 47 prisonnières, tassées comme des sardines avec nos paquets, dans une seule voiture de patrouille.

D'autres prisonnières venues d'ailleurs arrivaient le même jour à cette nouvelle prison, ce qui monta à 104 le nombre des détenues. On les partagea en cinq chambres, avec une Canadienne dans chaque chambre. Nous fûmes ainsi séparées les unes des autres, mais comme les chambres n'avaient pas de portes, nous pouvions nous voir assez souvent. En cette prison, les lits étaient à étages et logeaient chacun onze ou douze personnes.

Rien n'était organisé pour le travail des femmes, à notre arrivée. En attendant, on nous fit suivre des cours de communisme, lesquels se donnaient tous les jours. Deux heures d'exercices militaires nous étaient imposées chaque matin, et l'après-midi nous devions nous amuser à des jeux enfantins, tel celui du mouchoir, et chanter des refrains communistes.

Au début, les leçons portaient sur des sujets indifférents; nous répondions comme les autres. Mais, un jour, vint le sujet religieux où nous étions visées personnellement. Nous savions très bien que quiconque va à l'encontre des idées communistes est passible de châtiments dont le plus commun est le port des chaînes aux pieds. Défense rigoureuse est d'ailleurs faite de parler de Dieu et même de prier. Or, ce jour-là, la leçon avait pour sujet « L'évolution »: au début, il y avait un germe et tout ce que l'on voit est le résultat du travail de l'évolution. Mes compagnes, toutes païennes, répètent facilement cet énoncé. Quand vient mon tour, je dis simplement: « Vous savez toutes que je suis non seulement catholique, mais missionnaire. Je suis venue en Chine il y a dix-huit

1. Germaine TANGUAY, de Nashua, N.-H.

ans pour enseigner à ceux qui l'ignorent encore qu'il y a un Dieu créateur du ciel et de la terre. La doctrine de l'Église catholique est conforme à la vérité et j'y crois. Si quelqu'un dit que l'homme vient du singe, ce n'est pas mal, mais le singe, lui, d'où vient-il?...

— Il vient de ce germe qui est la matière première, rétorque le professeur.

— Mais, cette matière première, elle, d'où vient-elle?

Pas de réponse.

— Cette matière première, moi je dis qu'elle vient de Dieu.

— Vous ne pouvez pas parler ainsi, il faut absolument que vous parliez comme les autres. Cela ne vous empêche pas de croire ce que vous voulez. Vous vous exposez à avoir les chaînes aux pieds, et vous ne sortirez jamais d'ici si vous allez à l'encontre des enseignements du Gouvernement.

— Tout ce que le gouvernement m'a demandé jusqu'ici, je l'ai fait; tout ce qu'il me demandera dans l'avenir qui ne sera pas contre la loi de Dieu, je le ferai. Comme vous, je n'aime pas les chaînes; comme vous je désire sortir d'ici le plus tôt possible, mais si parce que je dis que c'est Dieu qui a créé toutes choses, je dois rester ici jusqu'à la mort, j'y resterai, mais je dirai quand même toujours qu'il y a un Dieu.

— Pourquoi votre Dieu ne vient-il pas vous délivrer?

— Je ne mérite pas une telle faveur; il me délivrera quand il voudra. Je sais qu'il m'aime, cela me suffit; je suis heureuse d'être en prison pour lui.

— C'est lui qui vous a mise en prison?

— Non, c'est le gouvernement populaire, mais par sa permission; rien n'arrive sans sa permission.

— Si les geôlières ne vous donnent pas à manger, comme elles l'ont dit, va-t-il venir vous en porter?

— Ce n'est pas nécessaire; je souffrirai de la faim, j'en mourrai peut-être, peu importe, qu'est-ce que la vie? Le corps n'est qu'un peu de terre, une fois mort, il est mangé par les vers; c'est l'âme qui compte, car elle est immortelle et peut jouir de Dieu pour l'éternité; c'est cela seul qui importe. Inutile d'insister. »

La maîtresse écrivit près de mon nom: « Elle dit que c'est Dieu qui a fait toutes choses, nous avons essayé de la convaincre mais elle reste entêtée dans sa croyance, remontant de degré en degré jusqu'à la matière première pour en conclure qu'elle vient de Dieu. »

La geôlière arriva et d'un ton sévère riposta: « C'est par le travail de l'évolution que tout a été fait et l'homme descend du singe.

— Si vous voulez croire que l'homme descend du singe, il n'y a pas de mal à cela, repris-je, pour moi je n'aime pas à penser que mes ancêtres pouvaient être des singes! »

Quelques jours plus tard, on nous donnait du travail et les leçons cessèrent. Les menaces n'eurent pas de suite.

# Comme le Christ dans sa passion

par Sœur SAINTE-FOY<sup>1</sup>

D'événements en événements, contemplant Notre-Seigneur dans sa Passion, nous aimions à nous trouver avec lui de petites ressemblances qui adoucissaient pour nous l'amertume du sacrifice. Ces analogies sont restées fidèlement gravées en notre mémoire et c'est une de nos joies d'en faire part à ceux qui nous sont chers afin de leur faire goûter un peu aux consolations que nous en avons ressenties.



NOS CINQ PRISONNIÈRES DURANT LES QUATRE « BEAUX JOURS » DE FAT YUNN OÙ ELLES PARTAGÈRENT LA MÊME CELLULE.

*Arrestation de Notre-Seigneur.* — Notre arrestation, les 12 et 13 mars 1951.

*« Ecce Homo ».* — Le Jeudi-Saint, 22 mars 1951, on nous fit sortir toutes les cinq pour prendre nos photographies en habits de prisonnières. Nous savions que nous paraîtrions ainsi au moins dans tous les journaux chinois.

*Habit de dérision.* — Le nôtre: un costume masculin pour des Religieuses!

*Le dépouillement.* — On nous dépouilla de notre habit religieux et de tous nos objets de piété.

*De tribunal en tribunal.* — Nous avons passé par quatre prisons.

*Judas.* — Nous avons eu le nôtre: l'orpheline Wong Gna Sin.

*Amis fidèles.* — Nous en avons eu aussi dans la personne de nos orphelines et spécialement Wong Lick Si (Agnès), en prison depuis le 24 avril 1951, soutenant toujours que les accusations portées contre les Sœurs sont fausses.

1. Élisabeth LEMIRE, de la Baie-du-Febvre, P. Q.

*Ange consolateur.* — Notre interprète dans les différents interrogatoires. Le 2 décembre, quand nous attendions dans le soubassement de la vaste Salle du Souvenir le moment où l'on viendrait nous chercher pour le solennel jugement populaire: « N'ayez pas peur, nous dit-il avec beaucoup de sympathie et en bon français, on ne vous tuera pas, c'est une leçon seulement que l'on veut donner à la jeunesse. »

*Agonie.* — Jusqu'au 2 décembre, nous sommes restées dans l'incertitude de notre sort, faisant de chacun de nos moments un *Fiat* sans cesse renouvelé.

« *Crucifige eum* ». — Dans l'immense foule que l'on s'efforçait d'ameuter contre nous, nous entendions clamer: « Qu'elles soient tuées, qu'elles soient coupées par morceaux, qu'elles soient jetées vivantes dans la fosse aux bébés, etc. »

*Flagellation.* — Quand on nous promena par la ville dans un camion ouvert, le 2 décembre, nous avons été frappées à coups de bâton. Sœur Saint-Victor et Sœur Saint-Germain en gardèrent des marques aux jambes pendant deux mois. Sœur Marie-Germaine avait une bosse de la grosseur d'un jaune d'œuf sur le front, le visage bleui et tout défiguré. Sœur Supérieure fut aussi frappée. Un homme me frappa moi-même en pleine poitrine avec un gros bambou de *coolie*, ce qui involontairement m'arracha un cri de douleur.

*Il versa tout Son Sang.* — Nous avons eu l'honneur de répandre quelques gouttes de nôtre. Sœur Supérieure et moi avons été blessées par une pierre lancée en pleine figure.

*Véronique.* — En voyant Sœur Supérieure, avec qui j'étais enchaînée, blessée au visage, je me suis vite empressée d'essuyer le sang qui jaillissait.

*Le lourd fardeau.* — Nous avons compris un peu la douleur qu'a dû éprouver la Sainte Vierge quand elle aperçut Notre-Seigneur portant sa croix, sans pouvoir l'aider. Le 4 décembre, en nous quittant, Sœur Supérieure et Sœur Marie-Germaine avaient chacune un gros paquet de linge à porter. Sœur Saint-Germain et moi fîmes quelques pas avec elles, mais un soldat nous empêcha rudement d'aller plus loin; nous dûmes nous résoudre à les voir s'éloigner seules, épuisées, traînant péniblement leur lourd fardeau.

*Le fiasco de Notre-Seigneur.* — Le nôtre ressemble bien au sien. Nos orphelines, comme les apôtres, ont toutes été dispersées et notre œuvre semble anéantie.

*On lui cracha au visage.* — Après le jugement, en longeant la Salle du Souvenir pour nous rendre à la porte de sortie, nous avons reçu les crachats de ceux qui étaient dans les galeries au-dessus de nous.

*Les menottes.* — Comme Jésus, nous avons été liées; on nous mit les menottes.

*L'inique jugement de Notre-Seigneur.* — Le nôtre, sans appel et sans défense, se rapproche du sien.

*La foule du premier Vendredi-Saint.* — L'immense foule du 2 décembre 1951, 24,000 personnes environ, qu'on soulevait contre nous, n'était-elle pas semblable à celle d'il y a vingt siècles?

*La couronne dérisoire.* — On décora d'une couronne d'épines la tête de Celui qui s'était dit Roi. Pour rabattre nos prétentions, on nous dit, en nous montrant cinq paniers de déchets, ossements, etc.: « Voici le fruit de vos labeurs en Chine! »

*Chute.* — Du 17 octobre au 24 novembre, nous fûmes astreintes aux exercices militaires: non seulement le pas et la marche, mais aussi la course. Un jour, succombant de faiblesse, Sœur Saint-Victor fit une chute et se meurtrit le visage. Elle ressentit même une douleur assez vive à la poitrine pendant une quinzaine de jours.

*Le jeûne de Notre-Seigneur.* — Puis-je mentionner le nôtre?... Tout est en miniature pour nous, ses faibles enfants!

*Le fiel.* — Vers la fin de novembre, nous avons eu un étrange mal de bouche causé par le piment que l'on nous servait avec le riz. Notre langue, devenue comme un morceau de *steak* haché, nous fit extrêmement souffrir.



A TOUR DE RÔLE, DES PRISONNIÈRES DEVAIENT LAVER LE LINGE DES CHEFS COMMUNISTES.  
SŒUR SAINT-GERMAIN ET SŒUR SAINTE-FOY TRANSPORTENT L'EAU À LA MANIÈRE CHINOISE; SŒUR SAINT-VICTOR FROTTE LES RUDES HABITS À LA CUVE.

*Afin qu'Il soit mieux reconnu du peuple, on Lui remit ses vêtements.* — Le 24 septembre, alors qu'on nous transférait dans une autre prison, on nous fit revêtir notre costume religieux, nous ordonnant en arrivant de l'enlever aussitôt, même avant d'entrer dans notre chambre, cela en pleine cour et sous les yeux d'un bon nombre de spectateurs qui ricanaien.

*Le Bon Larron.* — Notre-Seigneur consola le bon larron en l'assurant que son âme était purifiée et qu'il serait avec lui le jour même en paradis. Nous avons goûté l'insigne joie d'apaiser les angoisses d'une jeune femme adultère, devenue opiomane dans la famille de son troisième mari. On l'avait conduite en prison pour la guérir de sa maladie; dans le malheur, elle trouva la guérison de son âme. Voyant ses sentiments bien sincères de componction et de retour à Dieu, car elle était catholique, je lui dis de ne plus craindre pour son salut en cas de mort subite, que son âme serait purifiée par les larmes de son réel repentir. Quand on nous remit nos crucifix, elle réclama le mien et le baisa avec un transport d'amour et de contrition.

*Père, pourquoi M'avez-vous abandonné ?* — Nous avons connu cette souffrance d'être abandonnées, apparemment, même des êtres qui nous étaient les plus chers.

Maintenant, tout n'est pas fini pour nous. Il nous reste encore à dire notre *Consummatum est*, puis à mourir comme Notre-Seigneur pour ressusciter avec Lui.

Dans le monde, on réalise assez facilement la joie qu'il y a pour un missionnaire à travailler directement au salut des âmes. Mais a-t-on soupçonné comment le bon Maître chérit ses apôtres et quelles sont les joies et consolations ineffables qu'Il réserve à ceux qui ont un peu souffert pour Lui ?

Je voudrais dire à tous les jeunes gens et jeunes filles qui se sentent appelés à la vocation religieuse missionnaire: « Répondez généreusement, fussiez-vous aboutir à la prison, y rester des mois, des années! Vous ne regretterez rien, car vous ferez l'expérience du *Bon Dieu* qui ne se laisse jamais vaincre en générosité. »

par Sœur SAINT-GERMAIN<sup>1</sup>

Vers 1 heure, le 2 décembre, on vint nous chercher à notre chambre. Nous étions déjà séparées: Sœur Supérieure et Sœur Marie-Germaine étaient avec les prisonnières, et nous trois dans une même cellule.

On appelle: « Les trois! » C'était nous. Puis on crie les noms de Sœur Supérieure et de Sœur Marie-Germaine. En ce moment, Sœur Saint-Victor et Sœur Sainte-Foy étaient à chanter: « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours; servez-moi de défense, quand j'irai à la cour! Debout devant mes juges, quand on m'accusera, obtenez-moi de dire tout juste ce qu'il faudra... » Nous nous retrouvons les cinq à la porte. Sœur Supérieure murmure: « Bon,

1. Imelda LAPERRIÈRE, de Pont-Rouge, P. Q.

toutes les cinq!» (Nous aimions toujours mieux être ensemble, nous nous sentions plus fortes.) On nous conduit alors dans un cachot et on en barre la porte. Nous voyons que c'est très sérieux. « Qu'est-ce qui nous attend? soupire Sœur Supérieure, nous pouvons nous préparer à tout. » Son avis est le nôtre.

Après trois ou quatre minutes, l'on ouvre et nous sortons. Sœur Supérieure et Sœur Sainte-Foy sont enchaînées ensemble par un poignet; Sœur Saint-Victor avec Sœur Marie-Germaine. Celle-ci souffle à sa compagne: « Nous allons au martyre! — Je le crois! » répond Sœur Saint-Victor. Pour moi, on me met les menottes aux deux mains. Quatre soldats armés, la baïonnette à nue, et un autre, revolver au poing, nous escortent. Plusieurs sont dispersés ici et là.

On nous dit: « Allez! » Nous partons. Après quatre ou cinq pas: « Arrêtez! » Un autre: « Hâtez-vous! » Je cherchais à marcher près de Sœur Supérieure, car, étant seule, je craignais que l'on me sépare des autres; en passant la porte de sortie, j'étais bien près d'elle. Je me disais en mon cœur: « Notre-Seigneur est mort par amour pour nous, mourons par amour pour Lui. » Je voulus communiquer mes sentiments à Sœur Supérieure et lui donnai un petit coup de coude, mais le souffle me manqua et il n'y eut que le mot « par amour » que je pus prononcer pour qu'elle m'entende. Elle me rendit mon petit coup de coude et, paraissant bien comprendre toute ma pensée, elle me fit un signe de tête.

A quelques pas de la porte, on nous arrêta. S'adressant à Sœur Supérieure, un soldat lui dit: « Aujourd'hui, il faut faire attention, bien observer le règlement et ne pas agir n'importe comment. »

Un camion nous attendait. On nous aide à monter. Une fois embarquées, on nous ordonne de nous asseoir au fond, puis tout aussitôt: « Debout et la face au peuple pour être bien vues! » Le camion se met en marche. Il y avait dans cette voiture cinq paniers de je ne sais quoi, des déchets ni plus ni moins. Je pensais que peut-être on nous tuerait et que ces immondices serviraient à nous couvrir.

Nous arrivons à la Salle du Souvenir. Il y a foule immense. A la descente du camion, l'on nous conduit sur le perron en nous bousculant et nous donnant ordre et contre-ordre. « Entrez! » dit l'un. « Non », reprend un autre. Un troisième: « Descendez à la cave! » Nous faisons un pas, on nous crie: « Un instant, un instant! » Finalement, tous sont du même avis et nous descendons à la cave. Nous avançons, tirées, poussées par celui-ci ou celui-là. Au milieu de la cave, ils se consultent encore et après une quinzaine de minutes, décident de nous faire asseoir sur des bancs. Les soldats devant nous ricanent, parlent plutôt bas; ils font le signe de la croix, tantôt de la main gauche, tantôt de la main droite, et disent en nous montrant: « Ce sont des catholiques ces gens-là. » Mais on ne nous attaque pas directement. Dans la salle au-dessus de nos têtes, ce sont des cris épouvantables.

Une heure plus tard, nos gardes nous amènent à la salle publique. Nous montons sur l'estrade préparée pour nous: deux tables l'une sur l'autre. On nous fait d'abord placer face à la foule pendant quelques minutes puis on nous commande de nous tourner du côté des juges. On interroge: « Quels sont vos

noms et d'où venez-vous? » Sœur Saint-Victor, qui est seule à comprendre, répond: « Je suis Sœur Saint-Victor et je viens de Montréal, Canada. »

Alors commence la série des accusations. C'est notre orpheline Wong Gna Sin elle-même qui, la première, prend la parole pour nous accuser. Après elle, trois hommes et trois femmes témoignent contre nous.

Au bout d'un certain temps, on nous fait tourner de nouveau vers le peuple. Quelle foule ! il y a là des milliers de personnes. On nous dit: « Baissez la tête! » Nous la baissions, mais ce n'est pas suffisant. Un gardien monte et baisse la tête de chacune assez rudement. Par trois fois, un soldat revient ainsi baisser la tête de Sœur Supérieure, pourtant pas mal inclinée.

Pendant que nous sommes en évidence, un homme passe devant nous avec un gros rouleau de fil électrique. Sœur Saint-Victor et moi pensons que c'est de la corde pour nous attacher après le jugement, quand on nous fusillera. Mais non, on connecte ce fil à une grosse lampe dont la lumière nous aveugle pour le reste de la séance.

Un soldat nous ordonne de nous tourner vers les juges une dernière fois et l'interprète nous dit en bon français: « Vous avez tué plus de deux mille enfants! » Puis, nous montrant les paniers de déchets: « Voilà le fruit de vos labeurs en Chine! » D'après eux, ces paniers contenaient les ossements des enfants morts. Il y a ensuite lecture de la sentence en chinois et en français, mais le bruit de la foule nous empêchant de comprendre, Sœur Supérieure demande qu'on la relise.

On nous fait descendre de l'estrade pour signer l'acte d'acceptation de la sentence, puis quelqu'un relit la formule de condamnation, avant que nous y apposions nos signatures. Afin de diminuer le temps d'épreuve de nos deux pauvres Sœurs condamnées à cinq ans de prison, Sœur Saint-Victor supplie que nous restions avec elles, mais on ne l'écoute pas. « Non, non, non! » Dans un instant d'accalmie, elle réitère sa demande; c'est encore: « Non, tout est fini, il n'y a rien à changer! »

Le moment est venu de faire le tour de la salle. Deux gardes, baïonnette à la main, nous précèdent et deux autres nous suivent. Nous avons peine à marcher tant nous sommes pressées et par les gardes et par la foule. Nous recevons des crachats dans la figure, sur la tête et sur nos habits.

Hors de la salle c'est encore la foule hurlante!... Des milliers et des milliers de personnes s'étouffent pour nous voir. Nous montons immédiatement dans le camion qui démarre bien doucement: ordre a été donné au chauffeur de conduire très lentement. Je jette un regard dans la masse pour y découvrir quelques visages des nôtres, mais n'en reconnais aucun.

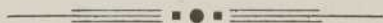
Le long du parcours, on nous lance des cailloux, des pelures de bananes, d'oranges, des chaussures, des *kek* (souliers de bois); on nous frappe à coups de bâton, de balai et aussi à coups de poing à travers les planches de la voiture. Sœur Marie-Germaine ayant reçu une cigarette allumée en plein figure, le feu prend dans les déchets qui nous suivent toujours. Sœur Supérieure et Sœur Sainte-Foy sont blessées au sang; Sœur Marie-Germaine est toute défigurée;

Sœur Saint-Victor et moi avons les jambes toutes plaquées de bleu par les coups reçus.

La raison pour laquelle l'on eut si beau jeu pour nous massacrer fut que nous étions tenues étroitement serrées par les soldats armés de manière à ce que nous ne puissions parer les coups. Je remarquai que ce n'était pas la foule qui agissait ainsi mais un petit groupe forcé sans doute par les Rouges. Je vis entre autres une jeune personne qu'un policier poussait de force vers nous, mais il ne réussit pas à la décider de nous lancer quelque chose. J'aperçus aussi nos gardiens faire signe à plusieurs de venir nous frapper, et ils montraient surtout Sœur Supérieure et Sœur Marie-Germaine. Ils criaient de ne pas frapper, mais ils encourageaient par leurs gestes à le faire.

Au départ, me trouvant près de Sœur Marie-Germaine, avec sa main libre elle me prit par le bras; nous nous tenions bien serrées, mais les gardiens nous séparèrent de force.

Enfin, nous arrivons à la prison. Plusieurs soldats nous y attendent; ils s'informent du voyage. Tous sont bien satisfaits et l'un d'eux le manifeste ainsi: « Il y a eu de tout, jusqu'au balai! » On ricane... Plus humain, un policier reprend: « Contentez-vous de regarder, ne riez pas! » Une garde-malade vient alors panser les blessures de Sœur Supérieure et Sœur Sainte-Foy; on nous ôte les menottes et l'on nous reconduit à nos chambres. Comme il faut passer par un corridor assez noir, je saisis la main de Sœur Supérieure qui me dit d'un ton calme et bien doux: « C'est un petit martyr cela! » Je lui réponds dans un sanglot: « Oui, et il n'est pas fini pour vous deux! — Ça ne fait rien, ajoute-t-elle, le bon Dieu nous donnera toujours sa grâce! »



Que l'homme donne son bien, c'est beaucoup. Pourtant c'est le don d'une chose étrangère à lui. Qu'il donne son cœur, c'est davantage. Pourtant c'est le don d'une chose changeante et mortelle. S'il donne la vérité, la lumière et le bonheur, il donne quelque chose qui ne change, ni ne meurt.

R. P. G. LECLERC, M. S. C.



Que ce soit pour vous une question d'honneur de maintenir chez vous une place respectable à l'activité missionnaire mondiale de l'Église. Restez conscients du fait que vous êtes membres de la famille catholique qui embrasse le monde entier.

# PAR LE ROSAIRE

## Conversion d'un jeune ménage japonais de Montréal

En juin 1951, M. le Docteur C. George Hori priait Sœur Saint-François-Xavier, ex-missionnaire au Japon, de s'occuper de l'hospitalisation de son compatriote, M. William Utsunomiya, tuberculeux de trente-six ans.

Admis à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville, M. Utsunomiya fut on ne peut plus touché des démarches faites pour lui, ainsi que de la charité des Religieuses hospitalières, les RR. SS. de la Providence. A tel point qu'il avoua qu'il croyait de son devoir d'appartenir à une religion qui inspire de si grands dévouements. Un peu plus tard il renchérisait, disant éprouver pour le catholicisme quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti à l'égard du protestantisme.

Un jour d'octobre, M. Utsunomiya posa à Sœur Saint-François-Xavier qui le visitait cette question inattendue: « Ma Sœur, voulez-vous me dire ce que c'est que le Rosaire ? » Tous les jours il écoutait cette prière faite au micro pour tout l'Hôpital. On lui expliqua que le Rosaire consistait dans la récitation du *Pater* (qu'il connaissait) et de l'*Ave Maria*, prière qui s'adresse à Marie, la Sainte Mère de Dieu et le Refuge des pécheurs; que le Rosaire est un excellent moyen de méditer la Bible puisqu'on repasse en même temps dans son esprit les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge; que cette méditation qui s'accompagne d'une prière, toujours la même, est comme ces mélodies jouées parfois à la radio pour rendre un texte récité plus suave, plus prenant. Entendant cela, M. Utsunomiya s'écria: « Il me semblait qu'il devait y avoir de la beauté et de la grandeur dans cette prière que tout le monde aime! » On lui donna un petit livre sur le Rosaire et un chapelet.

En février dernier, Mme Utsunomiya, atteinte elle aussi de tuberculose, entra au Sacré-Cœur. Comme son mari elle prit contact avec la charité des hospitalières; comme lui, elle fut conquise. Le 1<sup>er</sup> mars, tous deux demandaient le baptême sans retard. M. l'abbé Claude Labrecque, P. S. S., qui s'occupe des Japonais de Montréal, fixa la cérémonie au lendemain. Toute la parenté protestante ou bouddhiste vint à cette fête religieuse qui se déroula au solarium de la salle Saint-Michel-Archange. M. Maeda, de Hamilton, servit de parrain, et Mme Courval, une patiente, amie de Mme Utsunomiya, de marraine. Le baptême fut suivi de la bénédiction nuptiale. Afin d'intéresser l'assistance, M. l'abbé Labrecque expliqua le sens des rites au fur et à mesure. Chose curieuse, cette assistance de non-catholiques sembla réellement partager le bonheur des néophytes.

M. ET M<sup>ME</sup> UTSUNOMIYA AU MOMENT DE  
LA BÉNÉDICTION DE LEUR MARIAGE PAR  
M. L'ABBÉ CLAUDE LABRECQUE, P. S. S.



Tout pénétré de sa dignité d'enfant de Dieu et de la vraie Église, M. Utsunomiya exprima le désir qu'on prit une photo exclusive de l'Église. Il entendait par là le groupe des baptisés. Sa jeune belle-sœur s'étant avancée sans trop comprendre, il protesta: « *No, no, not you, Yuki, this is the Church!* »

Le nouveau catholique ne devait plus vivre que dix-sept jours. Il s'éteignit le 19 mars, muni des sacrements. Mais ces seuls dix-sept jours, il les vécut en saint, pleinement soumis à la volonté divine et fortement attaché à son chapellet. « Avec ce beau soleil, dit-il un matin, on a envie de vivre; mais si c'est l'heure de Dieu, c'est mon heure... Je n'ai plus la force de réciter mon chapelet, mais je le serre sur mon cœur et j'en éprouve du réconfort. »

Les funérailles eurent lieu en l'église Notre-Dame. M. l'abbé Fukahori, de Fukushima, jeune prêtre étudiant au Grand Séminaire de Montréal, fit la levée du corps; le service fut chanté par M. l'abbé Claude Labrecque, si dévoué aux Japonais. Michael Utsunomiya repose maintenant au cimetière de la Côte-des-Neiges, dans un terrain acheté par les Japonais catholiques de Montréal.

Cette conversion et cette fin de bienheureux semblent avoir éveillé des sympathies chez les compatriotes du défunt ainsi qu'en témoignent les discours prononcés au salon mortuaire suivant la mode japonaise. Protestants et boudhistes, tous parlèrent du bonheur qu'avait apporté à M. Utsunomiya sa foi catholique.

---

## LE QUINZE AOÛT

Des bouquets de blé brun sont là que l'on étale  
Devant l'autel en ce beau jour d'Assomption.  
Et, telle qu'un des grains dont la forme est ovale,  
La Vierge est élevée au-dessus des moissons.

Francis JAMMES.

# Ma première impression en arrivant au Japon

par Sœur MONIQUE-DU-SAINT-SACREMENT<sup>1</sup>, M. I. C.

Elle n'a pas encore de nom; en vain ai-je tenté de lui en trouver un pour vous la présenter! Je n'ai réussi qu'à mettre à jour ses deux caractères distinctifs: complexité, instabilité. Comment s'étonner, dès lors, qu'une impression dont les éléments sont aussi nombreux qu'opposés et qui aujourd'hui n'est déjà plus ce qu'elle était hier, doive se passer de nom, limite qui suppose une nature définie et constante?

Au premier contact, le Japon a su faire vibrer les cordes les plus intimes de mon âme. Sa seule présence, que je devinai dans les ténèbres de la nuit, leur arracha une résonance inconnue et délicieuse. Ce fut la veille de mon arrivée, lorsque, pour la première fois depuis onze jours, j'aperçus, dans l'immensité noire que formait la fusion du ciel et de la mer, une minuscule lumière rouge. Aux regards qui la cherchaient, cette vacillante lueur n'annonçait-elle pas, telle une lampe du sanctuaire, que tout près, tout près, s'étendait le champ du Maître? Sentir palpiter à mes côtés, sans la distinguer pourtant, cette terre de mission dont le rêve lointain avait hanté ma jeunesse et fait briser des liens si chers, captiva toutes les puissances de mon âme sous le joug d'une émotion que seul un missionnaire peut comprendre. Qui sait si quelque passager attardé ce soir-là sur le pont ne s'arrêta pas pour écouter les notes pieuses (pour lui inintelligibles peut-être) qu'emportait la brise marine, celles d'un *Magnificat* de reconnaissance jailli spontanément du cœur de deux jeunes missionnaires en face de la réalisation du rêve de toute leur vie!

Quand le Soleil Levant eut chassé les ombres de la nuit et reconquis son Empire, apparut à mes yeux Yokohama. Mais quelle est donc cette petite impression gris souris qui soudain se faufila chez moi? Mais oui, vous l'avez deviné, c'est... la déception! Comment, c'était là le Japon! Mais, ce port ressemblait à celui de Seattle! Avais-je rêvé?... Étais-je en Amérique? Ces gigantesques édifices de pierre, ces rues pavées, ces automobiles modernes, comme tout cela était loin de cette brousse, de ce dénuement, de cette primitivité que mon imagination avait toujours, d'instinct et malgré les objections

1. Monique CLOUTIER, d'Ottawa.



judicieuses de la raison, alliés avec le concept de mission. Cependant l'impression gris souris, pas du tout à l'aise dans mon cœur en fête, s'évada bientôt. Je venais d'apercevoir une foule de Japonais qui flânaient sur le quai. Ils étaient pauvres; ils paraissaient tristes. Je ressentis tout de suite pour eux une grande pitié et une véritable affection: désormais ma vie leur serait consacrée. D'ailleurs, je ne devais pas tarder à découvrir que les buildings occidentaux ne sont qu'une façade masquant la misère la plus sombre et la plus orientale.

Au bureau des Douanes, un petit incident me divertit fort. Un bon vieux Japonais, dont le visage ratatiné perçait d'un amas de loques, s'en fut avertir les Sœurs venues à notre rencontre que *deux bonzesses* costumées comme elles attendaient à l'intérieur. Nous, bonzesses, une Américaine et une Canadienne! voyez-vous ça! Incident comique, oui, mais combien révélateur! Je savais que sur les quelque quatre-vingts millions d'habitants du Japon, les catholiques ne forment qu'une infime minorité de cent cinquante mille. Mais c'est deux choses très différentes que de savoir cela en théorie et en toucher du doigt les applications pratiques!

La distance du port de Yokohama à notre Maison de Tokyo se couvre en un peu plus d'une heure d'automobile. Nous étions bel et bien entrées dans la capitale lorsque j'exprimai, au grand plaisir de mes compagnes, ma hâte de quitter Yokohama et de prendre la campagne! Quand donc cesserais-je de regarder le Japon avec des yeux canadiens! Cette fois, j'apprends que Yokohama et Tokyo ne sont pas Montréal et Ottawa et que ces deux villes qui, sur la carte, sont deux points assez éloignés, se fondent en réalité l'une dans l'autre, de sorte qu'un étranger ne peut distinguer leurs limites respectives.

Depuis longtemps déjà le décor avait changé. Des maisonnettes basses, sans peinture, avaient remplacé les imposantes bâtisses de tout à l'heure et semblaient nous dire, en se serrant les unes contre les autres tout au long du trottoir, que Tokyo c'était elles et non ces intrus de pierre qui les dominent de la hauteur de leur architecture mais qui ne sauront jamais leur enlever leur charme et leur cachet national! Ce qui vous offre le plus amusant spectacle,



SŒUR MONIQUE-DU-SAINT-SACREMENT  
(MONIQUE CLOUTIER, D'OTTAWA).



*Les fillettes japonaises sont charmantes  
dans leur joli costume national*

c'est bien la devanture des magasins: on a nettement l'impression de se trouver en face de quelque kiosque d'exposition. De longues oriflammes rouges, pleines de gros caractères blancs, flottent dans l'espace annonçant la marchandise. Celle-ci est d'ailleurs en évidence sur le trottoir; tout le contenu du magasin semble installé là! Personne ne s'en formalise puisqu'ici, les trottoirs — quand il y en a! — ne jouissent pas seuls, comme leurs sosies d'Amérique, du privilège de servir de passage aux piétons. La raison en est qu'ils ne suffiraient pas à remplir leurs obligations; on dirait que tout le monde est dehors, que c'est toujours l'heure du marché ou de la sortie des bureaux! La rue est continuellement envahie par une cohue de gens aux costumes aussi variés que bizarres.

Maintenant, plus de doute possible, je suis bien au Japon. De bonnes mamans en kimono bigarré, portant sur le dos un joli bébé joufflu, trottaient allégrement, chaussées de leurs *geta* de bois. Ici, un homme habillé d'une mante de paille tire péniblement une voiture chargée d'arbres exotiques ou de fleurs aux teintes éblouissantes. Là, de pauvres femmes, en pantalon, pioche en mains, travaillent à réparer la rue. Plus loin, ce sont des énormes bœufs roux, trainant de longs bambous, qui doivent se ranger pour livrer chemin à une limousine 1951. Et ce n'est pas là le seul « anachronisme » qui étonne: brouettes et bicyclettes, kimonos et manteaux européens, *furushiki* et serviettes de cuir à fermeture éclair, etc., autant de bribes, d'échantillons de coutumes diverses qui font le plus étrange méli-mélo qu'on puisse imaginer. Il saute aux yeux des nouveaux venus, ce contraste unique résultant d'une vieille civilisation aux prises avec l'envahissement d'une civilisation étrangère dont elle veut bien subir l'influence, mais non sans maintenir son droit de priorité!

A un détour de la route nous arrivons face à un groupe de jeunes gens à demi vêtus, maquillés comme des femmes, et portant sur leurs épaules un petit temple bouddhique. Ils avancent au milieu de la rue en exécutant de telles gambades qu'on les croirait ivres de saké. Mais non, c'est tout simplement leur manière d'honorer un de leurs multiples dieux dont c'est la fête aujourd'hui. Quelle tristesse de songer que subsiste encore à notre époque tant d'ignorance de la vérité!... « La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux... »

Mais la distance a filé et nous voici déjà à notre Maison de Tokyo! Comme tout de suite je l'ai aimée! Typiquement japonaise, elle l'est avec ses murs de papiers, ses blonds *tatami* (nattes de paille), son toit de tuile grise, son grand jardin, ses arbres incroyablement couverts de fleurs roses, son étang aux poissons rouges et argentés! Mais, halte-là! les souliers n'ont pas droit de cité dans un logis japonais; et il me faut sans plus de façon, sur la large pierre du *genkan* (entrée), échanger chaussures pour *surippa*!

Ma première visite fut pour le doux Maître de la maison qui attendait, dans sa modeste chapelle de paille, sa missionnaire d'un jour. Quel bonheur alors pour moi, assise à la japonaise, comme une enfant aux pieds de son papa, de raconter au grand Missionnaire toutes les émotions qui avaient rempli le cœur de sa petite ouvrière en cette journée, sa première au pays du Soleil Levant!



# LE JARDIN DE SAI-NTE-MARIE

KORIYAMA; JAPON

C'est sous ce beau titre que fut inaugurée notre œuvre de l'orphelinat qui compte maintenant plus d'un an d'existence.

Dans la vie de ces enfants confiées à nos soins, que de journées qui se ressemblent! Prière, repas, travail, jeux, étude, repos, voilà qui compose leur programme habituel. Mais il est cependant des jours remarquables qui viennent réjouir tout particulièrement et impressionner ces petits cœurs peu accoutumés aux délicatesses; une de ces dates mémorables fut sans contredit celle du voyage à Wakamatsu organisé sur l'invitation de nos Sœurs et grâce à la générosité des élèves de l'École.

Ce matin-là, point ne fut nécessaire de sonner fort l'heure du réveil: c'était le jour ardemment souhaité. Mais toutes ne méritaient pas cette récompense, et elles le savaient; aussi leur air perplexe traduisait leur inquiétude. Quel serait leur sort?... On leur avait pardonné bien souvent déjà; cette fois, ne vaudrait-il pas mieux être sévère et faire comprendre à ces enfants le devoir de l'obéissance?... Petit problème auquel Sœur Supérieure donne encore une solution confite dans l'indulgence: l'invitation de Wakamatsu a été adressée à trente-huit orphelines, la politesse demande que trente-huit y répondent! Plus que la sévérité, cette miséricordieuse conclusion impressionne nos fillettes dont les visages s'illuminent. Munies de leur *bento*, elles partent en groupes, les plus petites d'abord afin de gagner du temps. Bientôt le wagon réservé retentit des plus joyeux cris. Pour les benjamines surtout, le voyage est un émerveillement! Qu'il est drôle de voir courir les maisons, les arbres, les montagnes! Il est 10 heures à peine et l'on demande déjà si c'est l'heure du dîner: c'est que les boîtes juchées sur la tablette sont bien provocantes!

Enfin, après deux heures de trajet, Wakamatsu accueille la troupe joyeuse. Les petites robes bleues s'engouffrent dans l'autobus et, en quelque dix minutes, c'est l'arrivée au Couvent.

La grande salle de l'École, toute décorée, attend les jeunes voyageuses dont un breuvage rafraîchissant étanche la soif. La journée déroule ensuite un

intéressant programme préparé par les élèves. Il y a jeux, visites à l'église et à la grotte de Lourdes, souper succulent et enfin repos bien mérité. Le lendemain matin, nouveaux délassements, puis il faut songer à plier bagage. La température est magnifique et les voyageurs nombreux en ces jours de fêtes spéciales où chacun se fait un devoir de se rendre au tombeau de ses ancêtres. Notre petit monde prend en patience l'étouffement de la foule; bientôt l'on s'endort au roulement du train pour se réveiller à Koriyama.

Ah! quel ineffaçable souvenir laissera ce voyage! Ce sera pour nos bambines un encouragement à grandir toujours plus en sagesse dans le Jardin de Sainte-Marie!



SEUR SAINTE-ANGÈLE-DE-MÉRICI (MARIE-JEANNE L'HEUREUX, DE LORETTEVILLE) AU MILIEU DES ORPHELINES DE KORIYAMA.

---

L'Église que Notre-Seigneur a fondée n'est pas une société réservée à un peuple ou à un continent. Elle est pour tous. Tandis que les hommes travaillent pour eux, pour leur nation ou pour un plan limité, Dieu fait luire son soleil sur tout le monde. Il songe au brin d'herbe comme au géant de nos forêts. Il s'occupe de l'atome comme de l'étoile, et c'est parce que la moindre de ses œuvres a ce caractère d'universalité qu'il a voulu une Église pour tous.

R. P. G. LECLERC, M. S. C.

» \* »

### Un professeur d'Université japonais baptisé à Rome

Rome. — (A. I. F.) Le 1<sup>er</sup> janvier 1952, dans la chapelle du Collège Saint-Pierre-Apôtre, à Rome, M. François Nogami, professeur de linguistique à l'Université Impériale de Kyôto (Japon), a reçu le baptême des mains du R. P. Pierre Komatsu, prêtre japonais du diocèse de Tokyo. Le Docteur Nogami, spécialiste des langues romanes, séjourne depuis quelques mois en Italie pour une étude sur « la notion de l'au-delà chez les écrivains italiens antérieurs à Dante ». — (Fides.)



# CONGRÈS EUCCHARISTIQUE DE MATANZAS

par Sœur MARTHE-DU-RÉDEMPTEUR <sup>1</sup>,  
M. I. C.

Ce fut un superbe Congrès diocésain. Nous avons eu le bonheur de prendre part avec nos élèves à la journée des enfants, 8 décembre, et à la cérémonie de clôture le lendemain. Notre fête patronale que nous passons d'ordinaire dans la prière et la joie familiale, nous l'avons vécue, cette fois, dans les grincements des ressorts d'une vieille *guaga* et dans l'animation des foules. Nos quatre *colegios* se devaient d'être représentés aux grandes manifestations en l'honneur du Dieu de l'hostie. Bien sûr que notre Immaculée Mère ne nous en a pas voulu d'avoir déserté son autel pour le reposoir du *campo eucaristico* ! Ce serait la mal connaître que de penser le contraire !

Le reposoir avait été dressé dans un immense parc dominant Matanzas. Au-dessus de l'autel, une hostie lumineuse. Tout un système de micro et d'amplificateurs distribuait les ordres du Comité sur la foule mouvante. On annonçait l'arrivée de chacun des groupes, et tout de suite était indiqué à ce groupe un endroit réservé.

La messe des enfants ne commença qu'à 9 heures. Nous eûmes du bon temps pour nous emplir les yeux de la mer d'azur qui baignait la ville : azur scintillant de la mer des

Antilles, azur du ciel de Cuba d'une limpidité incomparable.

Mgr l'évêque de Camagüey célébra le Saint Sacrifice. A l'Évangile, S. Exc. Mgr Alberto Martin, l'évêque bien-aimé de Matanzas, adressa aux enfants, surtout aux premiers communians, des paroles d'une éloquente simplicité. Au moment de la communion, ce fut un spectacle émouvant de voir les dix-huit prêtres, ciboire en main, escortés d'un scout et d'un jeune homme de l'Action catholique, descendre l'estrade pour aller distribuer le Pain de la Multiplication à travers les rangs de la foule. On avait demandé que personne ne se dérangeât :

1. Marie-Marthe LAURIN, de Beauharnois, P. Q.

ceux qui n'étaient pas à jeun avaient été priés de s'asseoir, les autres de rester debout. Quelle condescendance! Le Dieu d'amour s'avavançait lui-même à la rencontre de sa créature!

La messe terminée, de nouveau on recommanda aux assistants de rester à leur place car, à tous, devait être servi un petit déjeuner gracieusement offert par Mme la Présidente de Cuba: petits biscuits enrichis de gelée de *guyaba*, régal du pays.

La journée de clôture fut grandiose. S. Em. le Cardinal Manuel Arteaga Bétancourt, Archevêque de la Havane, officia à la messe pontificale; six archevêques et évêques, et quatre-vingts prêtres l'entouraient. M. le Gouverneur et M. le Maire de Matanzas ainsi que plusieurs personnalités civiles étaient aussi présents. Le R. P. Lombardi, Jésuite italien de réputation internationale, fit dans le plus pur espagnol le meilleur sermon sur le commandement de l'amour de Dieu et du prochain: il toucha tous les points de la doctrine de l'Évangile, insista sur l'amour qui se traduit par les œuvres, interpella toutes les classes de la société qu'il rallia finalement dans une invitation au suprême rendez-vous: *Adios, Hasta luego! Al cielo!* (Adieu! au revoir! au ciel!)

La procession et le Salut du Saint Sacrement n'ayant lieu que dans l'après-midi, l'occasion du diner-pique-nique nous amena à visiter Montserrate au sommet de la montagne. C'est un joli site qui possède un vieil ermitage dédié à la Vierge Noire. Son autel, une réplique, dit-on, de celui du sanctuaire d'Espagne, est fait de liège et surmonté de la Madone avec l'Enfant Jésus dans les bras. Les deux personnages ont le teint noirci par une vénérable poussière; mais on devine que, primitivement, ils l'avaient plutôt basané selon le vrai type cubain. Une terrasse avec cafeteria, tables et bancs de pierre offre un endroit idéal aux pèlerins qui veulent casser la croûte. De là, la vue plonge tout en bas sur un Matanzas miniature: les cours d'eau ne sont plus que des filets bleus, et dans les immenses plaines, les bestiaux ont l'air de petits chiens. Mais, trêve de tourisme! A 3 heures, nous étions fidèlement rendues avec nos élèves, parc Marti, d'où devait s'ébranler la procession. Suivant la ponctualité cubaine, l'on se mit en marche à... 4 h. 30! Une *banda* de la Havane formée d'écolières de douze à quinze ans venait en tête. Suivaient les diverses associations de la capitale avec leur *bandera*; les délégations des autres provinces de l'île; et, tout près du char-reposoir, les fidèles des paroisses de Matanzas. On estime que 50,000 personnes ont participé à cette dernière manifestation du congrès. Le défilé fut pieux, solennel, parfait de discipline. Sous la direction du R. P. Julien Vézina, la foule chanta avec élan.

Résurrection de consciences mortes, grand réveil eucharistique, le congrès fut un succès. En fait foi l'expression typiquement cubaine de cet homme de Matanzas qui nous disait: « *Madre*, il y eut une *barbaridad* de communions! » *Barbaridad* se traduit littéralement par *barbarie*: le langage courant emploie ce terme pour donner l'idée d'un nombre considérable ou d'une chose stupéfiante. Eh bien, pour une fois, vive la barbarie! et qu'elle se maintienne à tout jamais!



# PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA CARIDAD

par Sœur SAINTE-COLETTE<sup>1</sup>, M. I. C.

A l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance cubaine, la Vierge de la Caridad, Patronne nationale, a entrepris une longue pérégrination à travers les six provinces de l'île.

Partie le 20 mai 1951 de Santiago de Cuba (première capitale de la jeune République), à l'extrémité sud, la royale Pèlerine visite, depuis, tous les hameaux comme toutes les villes, répandant partout des flots de grâces.

Le 17 janvier dernier, elle entrait officiellement dans la province de Matanzas par le village de Los Arabos. S. Exc. Mgr Martin vint lui-même lui souhaiter la bienvenue au nom de ses diocésains, tandis que le gouverneur provincial lui remettait une clé d'or, la reconnaissant par là comme souveraine de la province.

Nos « Aspirantes » (membres de l'Action catholique chez les jeunes) rivalisèrent d'ardeur pour préparer leur *pueblo* à recevoir à son tour la céleste Patronne. Quelques jours auparavant, elles avaient distribué des programmes dans les deux cents foyers de Mercedes, puis elles firent une seconde tournée, remettant à chaque famille une grande image de Notre-Dame de la Caridad. Afin que la sainte image ne restât pas enfouie dans un tiroir, elles se chargèrent de la clouer à la façade des maisons là où on le leur permettait. Trois familles seulement refusèrent.

Nos petites apôtres recommandaient instamment d'orner la Madone afin de prêter un air de fête à tout le *pueblo*. Mais les jours passaient et les décorations restaient absentes, alors elles partirent elles-mêmes, les bras chargés de feuilles de palmiers et de papiers multicolores, et se mirent à l'œuvre. Les maisonnettes ne tardèrent pas à prendre une physionomie réjouissante. Nos apprenties décoratrices allèrent même jusqu'à demander à M. Maticena, administrateur de la Centrale, l'autorisation d'enjoliver aussi la rue Principale. La réponse était à peine donnée que Neya courait chercher du fil de fer, pendant que ses compagnes découpaient, dans de vieilles boîtes en carton, des lettres de vingt pouces de hauteur qu'elles peindraient à la hâte pour former le mot *Bienvenida*. Mais fixer une inscription au haut des arbres qui bordent l'avenue Royale est chose difficile pour des fillettes; par bonheur, deux grands frères complaisants se chargent de l'entreprise. Heureuses, les enfants admirent

1. Lucienne CONSTANTIN, de Montréal.

leur chef-d'œuvre, quand la plus enthousiaste s'écrie: « Il nous manque des drapeaux! » Cette fois, l'on a recours aux *Madres*. Guidées par celles-ci, les jeunes ouvrières se mettent au travail, et, en quelques heures, sept cents petits triangles de différentes couleurs, groupés en files de vingt, sont prêts à être exhibés. Discrètement, on en décore la maison du R. P. Landry et celle de M. l'administrateur.

Devant cet effort juvénile vraiment extraordinaire, les gens commencent à se réveiller. Quelques-uns nous envoient leurs décorations de Noël, d'autres celles de leur dernier bal!... Les jeunes gens offrent leurs services et, avec le concours des ouvriers de M. Maticena, un arc de triomphe est dressé à l'entrée de Mercedes. De son côté, Sœur Angèle-du-Sacré-Cœur<sup>1</sup> s'occupe de la *Glorietta* (kiosque de verdure au centre du parc) où doit être installée la Vierge miraculeuse durant son bref séjour parmi nous.

Enfin, le moment tant désiré est venu! La fanfare du *Colegio* se rend aux portes de la ville, suivie d'une foule nombreuse. Tous les hameaux perdus au fond des immenses plantations de canne à sucre ont voulu être représentés.

1. Desneiges BRAULT, de Morinville, Alberta.



SEUR SAINT-DOMINIQUE (LAURETTE LAPOINTE, DE JONQUIÈRE), SEUR ANGELE-DU-SACRÉ-CŒUR (DES NEIGES BRAULT, DE MORINVILLE, ALBERTA), SEUR SAINTE-COLETTE (LUCIENNE CONSTANTIN, DE MONTRÉAL), SEUR MARIE-CONRAD (YOLANDE MERCIER, DE THETFORD-MINES), SEUR SAINT-ALBAN (MARGUERITE DIONNE, DE JOLIETTE), SEUR SAINT-ANDRÉ (JEANNE OSTIGUY, D'ACTON-VALE).

Vers 4 heures, la blanche Madone apparaît dans le lointain; la multitude se précipite à sa rencontre et lui forme une triomphale escorte. Après une salve de fusées et de vivats, la Vierge de la Caridad traverse majestueusement les rues, au murmure des Avé et des refrains pieux. Trois fillettes vêtues de blanc et de bleu la précèdent en effeuillant sous ses pas des pétales de fleurs.

Devant l'humble chapelle de la Centrale, l'on fait une halte pour écouter le R. P. Prédicateur expliquant les origines et le pourquoi de la dévotion nationale. Après la récitation d'une partie du Rosaire et le chant de quelques cantiques, la Madone est portée à la *Glorietta* où pendant près de deux heures elle reste exposée à la vénération des fidèles. La fête se termine par une consécration solennelle de tous les paroissiens à Notre-Dame de la Caridad, puis, au son de la fanfare, la Vierge Pèlerine s'éloigne emportant les vœux reconnaissants des habitants de Mercedes.

Elle nous a quittés, mais les fruits de sa visite ne tardent pas à se faire sentir. Dès le soir de ce jour, une dizaine de jeunes gens sollicitent la faveur de commencer un groupement d'Action catholique (senior). Jusqu'à présent, nous n'avions que des jeunes d'âge scolaire; et à Cuba, plus que partout ailleurs peut-être, les mouvements d'Action catholique constituent la pierre d'angle de tout le travail missionnaire. Ces apôtres laïques font ce que nous ne pouvons faire, vont où nous ne pouvons aller. Et cette élite, c'est le peuple de demain!

Un autre bienfait de Notre-Dame se traduit par une pluie exceptionnelle qui vient de temps à autre rafraîchir la terre et donner un regain de vie aux plantes et aux animaux. A cette époque, Cuba est, d'ordinaire, brûlé par la saison sèche. Alors que, l'an dernier, les animaux mouraient par dizaines chaque jour, faute de pâturage, la nature garde cette année la vigueur de la « belle » saison des pluies, grâce à ces averses que l'on qualifie de miraculeuses.

Gloire et reconnaissance à la Vierge si maternelle!

---

## Le grand jugement

### Une Grande Bonzesse se convertit au catholicisme

*Buichu* (Nord-Viêt-nam). — (A. I. F.) Le 21 décembre 1951, trois jours après avoir reçu le baptême, est morte la Grande Bonzesse de Trung phuông, important centre du Nord-Viêt-nam, où, il y a un an, 10,000 bouddhistes se convertirent au catholicisme. La Grande Bonzesse dirigeait depuis cinquante ans une pagode très renommée, dont elle était la fondatrice. Malgré la conversion en masse de ses fidèles et malgré la transformation de la pagode en église catholique, elle était très attachée à la religion de ses ancêtres, « à laquelle, disait-elle, elle ne pouvait renoncer sans causer un immense scandale dans le Bouddhisme ». Trois jours avant sa mort, elle demanda le baptême et devint elle aussi catholique à la grande joie de ses anciens fidèles. — (*Fides.*)

HAÏTI



# LES CÔTEAUX DANS LA LUMIÈRE DE LA VIERGE

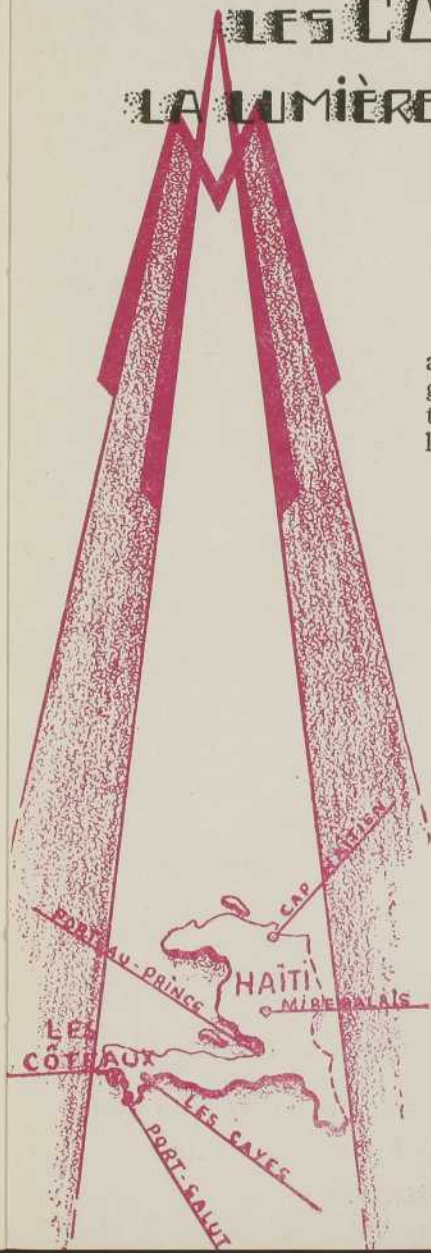
Regarde, ô Marie,  
Comme à Fatima,  
Ton peuple qui prie,  
Et tends-lui les bras!

Ainsi chantaient les habitants des Coteaux, avec tout leur cœur, quand, à l'occasion du grand pèlerinage de Notre-Dame de Fatima à travers l'île, ils se portaient à la rencontre de la Vierge.

Une neuvaine solennelle prêchée avait préparé les âmes à cette royale visite. Messes, communions, rosaires, entremêlés de multiples sacrifices, formaient une magnifique gerbe digne d'être offerte à la Reine du ciel.

Donc, au moment fixé, un long défilé se met en branle pour aller au-devant du char marial. Membres de la Ligue du Sacré-Cœur, Dames de la Garde d'Honneur et Scouts en uniforme sont en tête, portant drapeaux et bannières de leur Association. Suivent nos élèves dont chaque groupe de dix représente un mystère du Rosaire, séparé du mystère suivant par une minuscule bannière rose, rouge ou jaune. Chaque fillette est revêtue du costume bleu et blanc et coiffée d'un diadème surmonté d'une étoile d'or.

Au point de fusion des deux cortèges, léger contretemps: comme au jour mémorable du 13 octobre 1917, à la Cova da Iria, de gros nuages amoncelés au-dessus des têtes éclatent soudain. Mais cette importune ondée ne trouble personne: n'est-elle pas l'emblème des grâces que la divine Mère s'apprête à déverser sur ses enfants?





*Haïti, pays des fleurs !... Les plus belles ne sont-elles pas ces petites âmes d'enfants que la Missionnaire a la tâche de cultiver ?*

On salue la douce Reine par un chant de jubilation, puis toute la population la conduit à l'église. Là, sur son trône étincelant, la Madone de Fatima domine le sanctuaire. Et alors commence ce concert d'Avé dont la pieuse harmonie traduit si bien les sentiments divers qui agitent les cœurs.

La procession aux flambeaux ne pouvant avoir lieu à cause de la pluie, une Heure Sainte la remplace. L'ombre de la nuit enveloppe le temple de Dieu, mais ces ténèbres sont propices à plusieurs enfants prodiges qui voient bientôt leur âme inondée de lumière sous les rayons de la divine miséricorde.

La messe de minuit plonge la foule dans l'adoration, puis le murmure des Avé se poursuit jusqu'à la messe de 6 heures qui précède la manifestation solennelle des enfants. Après l'acte de consécration à la Vierge Immaculée, quelques fillettes vont suspendre au char marial leurs précieuses corbeilles de fleurs spirituelles: menus sacrifices accomplis avec grand amour et générosité!

A neuf heures une procession circule à travers toutes les rues de la ville en fête. Sur les nombreux arcs de triomphe élevés ici et là, on lit des invocations comme celles-ci: « Marie, chez nous soyez Reine! Bénissez vos enfants! Guérissez nos malades! Convertissez les pécheurs! » Vient ensuite la bénédiction des malades.

Mais la fête prend soudain les teintes de l'adieu: pourquoi faut-il que déjà la séparation mette fin à notre bonheur? Les rangs se reforment serrés pour escorter Notre-Dame jusqu'à la rivière Colas qui trace son sillon d'argent au pied des Coteaux. De l'autre rive, les paroissiens de Roche-à-Bateau font à leur tour monter vers la Vierge l'encens de leurs louanges et de leurs prières.

Pour perpétuer le souvenir de cette maternelle visite de la Vierge de Fatima, l'on a organisé aux Coteaux ce que l'on pourrait appeler « les petits pèlerinages marials ». Chaque soir, au son de la cloche, une réplique de la statue de Notre-Dame de Fatima, portée sur un brancard, s'en va vers l'une ou l'autre caille. Là, la famille et quelques voisins se réunissent pour la récitation du chapelet avec chant des mystères du Rosaire et d'un cantique suivi de la prière du soir.

C'est le siècle de Marie; puisse son Cœur immaculé régner pleinement sur notre chère Haïti et sur le monde entier!



L'idée devenue familière de tant de nos frères combattant pour la foi et s'enfonçant chaque jour dans l'héroïsme d'une vie consacrée au plus saint des apostolats, n'est-elle pas faite pour entretenir dans nos âmes la flamme du zèle, l'ardeur de la charité, l'enthousiasme du travail accompli et aimé au nom de Dieu?

\* \* \*

PIE XII.

Appliquons-nous à briser les plans du diable en étant bien humbles, en nous effaçant: il ne peut rien contre l'humilité.

MÈRE MARIE-DU-SAINT-ESPRIT.

MANGUITO, CUBA

# DANS LES PUEBLOS CUBAINS

par Sœur IRÈNE-DE-JÉSUS<sup>1</sup>,  
M. I. C.

Ce matin, voyage à Amarillas, petit *pueblo* où nous enseignons régulièrement la doctrine. Il n'est que 7 heures. La belle nature du bon Dieu s'éveille, nous fournissant mille sujets de méditations qui toutes se terminent par un colloque reconnaissant avec le Maître de la création.

Sur la route, s'échelonnent des huttes au toit de chaume où la misère semble avoir élu domicile. Des négrillons se montrent dans la large ouverture qui sert de porte et nous saluent en découvrant l'ivoire de leurs deux belles rangées de dents. Plus loin, nous rejoignons une bonne Chinoise portant son panier sur la tête: elle se rend à son travail. Ici et là, à l'ombre des grands palmiers, de timides bambins avec, pour tout costume, une médaille!

Les chèvres qui n'ont pas de gîte particulier se rassemblent sous le portail des maisons. Notre passage matinal a l'air de les intriguer un peu!

1. Irène TRUDELLE, de Saint-Narcisse.



A une vingtaine de minutes de Manguito est sis Calimete, *pueblo* desservi par un prêtre octogénaire qu'une trop lourde tâche a brisé. D'ici peu, cette paroisse sera confiée aux RR. PP. des Missions-Étrangères de Pont-Viau. La petite église qui contient une centaine de personnes est très jolie.

Encore quinze minutes de trajet et nous voyons poindre le clocher d'Amarillas. La maison de Dieu a été dotée d'une toilette neuve, et bientôt ses quatorze bancs ne suffiront plus à la population qui se rapproche petit à petit de l'Église et des sacrements. Au cours des dernières vacances, nous avons réparé la lingerie d'autel, alors dans un état pitoyable, et remis toutes choses en ordre. Aujourd'hui, les tiroirs de la sacristie peuvent sans rougir étaler leur contenu: tout est propre et soigneusement rangé.

En ce premier vendredi du mois, le R. P. J. Langlois célèbre le Saint Sacrifice au cours duquel nous chantons des cantiques appropriés. Après la messe, il y a exercice de chant avec quelques-uns de nos élèves, puis décoration des autels, car demain l'on fêtera la Vierge de la Caridad. S. Exc. Mgr Martin est aussi attendu pour la cérémonie de confirmation.

Après le dîner pris chez une bonne Cubaine, l'on doit songer à préparer le char allégorique. Il s'agit de dresser un trône sur lequel sera placée une belle statue de la patronne de Cuba, don d'un jeune miraculé à sa bienfaitrice, la Reine du ciel. Cette statue venant de l'extérieur, le char doit la recevoir à l'entrée de la paroisse. C'est une jeep que l'on surmonte d'un brancard orné de feuillage et de fleurs.

De bonne heure le lendemain matin, deux messes sont dites dans la toute petite chapelle. A 8 heures, Son Excellence entre au son de l'harmonium; il



SGEUR IRÈNE-DE-JÉSUS (IRÈNE TRUELLE, 'DE SAINT-NARCISSE).

célèbre le Saint Sacrifice, puis procède à la Confirmation. La scène ici est typique. Chacun des parents veut accompagner son enfant jusqu'àuprès de l'évêque qui est littéralement perdu dans la foule, et tout le monde cause à qui mieux mieux, comme en une place publique. Pour rétablir le calme, nous entonnons un cantique au Saint-Esprit. Alors, plusieurs qui voient des *Madres* pour la première fois s'approchent. Une dame agite devant nous son large éventail, afin de chasser la nuée de moustiques qui nous entoure et déplacer quelque peu l'air suffocant de la chapelle.

Enfin, tout est terminé et nous revenons avec ce souhait exprimé par S. Exc. Mgr Martin d'avoir encore plusieurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception dans son diocèse. Nous ne demandons pas mieux: il y aurait tant de travail à faire!

Nous avons soixante-neuf élèves cette année. Ce nombre est bien minime si on le compare aux trois cents élèves de l'École publique, lesquels sont privés de tout enseignement de la religion dans leurs classes. Mais l'avenir donne confiance. La population semble de plus en plus en faveur de l'École catholique et les gens se montrent sympathiques envers les Religieuses. Les divers mouvements d'Action Catholique s'organisent peu à peu. Les petits garçons ont pour patron Dominique Savio et les petites filles Maria Goretti.

JEUNES ASPIRANTS DE L'ACTION CATHOLIQUE CUBAINE.

A DROITE : SEUR MADELEINE-DU-SAUVEUR (ALICE LABELLE, DE MONTRÉAL); À GAUCHE : SEUR LÉON-JOSEPH (SIMONE SABOURIN, DE SAINT-ISIDORE DE PRESCOTT, ONT.).



Tous ont rivalisé de zèle pour former une magnifique gerbe de sacrifices à l'occasion du Grand Congrès Eucharistique de Matanzas.

Notre vif désir serait de nous rendre dans tous les *pueblos* environnants afin de faire connaître le bon Dieu à tant de pauvres petits qui l'ignorent!

---

## VIENNENT DE PARAÎTRE



Les deux premiers albums à colorier préparés par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception pour les petits de chez nous.

Les mamans chrétiennes apprécieront ces dessins suggestifs au point de vue formation religieuse.

En vente à LA LIBRAIRIE BEAUCHEMIN  
430, rue Saint-Gabriel, Montréal - 1

Saucisses  
Jambons  
Bacon

**NOÉ BOURASSA, LIMITÉE**

Marchands de viandes en gros  
3855-3863, RUE RIVARD - MONTRÉAL

Téléphone :  
**HARBOUR**  
**9141 \***

Spécialité :  
Institutions  
religieuses

**J.-W. JETTÉ LIMITÉE**

ENTREPRENEURS  
Chauffage et Plomberie

360 EST,  
RUE RACHEL  
MONTRÉAL

# TOURNÉE DE RECRUTEMENT

par Sœur FRANÇOISE-DE-LISIEUX<sup>1</sup>, M. I. C.

Quand nos pensionnaires sont parties en vacances, nous n'avons guère le temps de nous ennuyer: il y a les mille petites besognes mises de côté pendant l'année scolaire qui nous attendent très fidèlement; et puis, il y a le recrutement des élèves auquel il faut voir. A bicyclette, nous allons visiter les villages, faisant connaître le *Boarding*.

Dernièrement, Sœur Sainte-Imelda<sup>2</sup> et moi avons fait une expédition peu banale au village de ce bon Pawulo, le maître de poste de la région. Lui-même nous conduisit. En route nous arrêtâmes aux moindres hameaux, distribuant des remèdes, nous informant surtout des gamines d'âge scolaire. A Nkhorowondo, la réception fut typique. Il y avait là grand rassemblement.. et pour cause: les femmes avaient cuit la bière! Si l'on en avait de l'éloquence autour des tonneaux qui se vidaient! L'on devait se sentir aussi très généreux, car on nous offrit des œufs en cadeau. Un Noir nous invita à entrer chez lui, ce dont nous ne fûmes pas fâchées, ayant pédalé sur un chemin de montagne. A peine installées sur une natte de jonc, dans cette case où il faisait noir comme chez le loup, nous entendîmes le maître de céans crier aux femmes qui se trouvaient là de s'en aller toutes! Nous échangeâmes, ma compagne et moi, des regards en points d'interrogation... Dieu merci! il ne s'agissait rien moins que de nous présenter le chef du village. L'on se confondit de part et d'autre en salutations africaines très lentes, peu verbales, avec pauses de deux ou trois minutes entre chaque phrase comme pour mieux en laisser savourer le sens. Franchement, ce n'est pas mon genre! Il faut croire cependant que je m'y prête assez bien, car j'ai mérité des Sœurs, nouvelles venues au Nyassa, le compliment d'avoir adopté plus d'une des façons insignifiantes de répondre qu'exige la politesse nègre. Tant mieux! Ne faut-il pas se faire tout à tous? Le chef nous offrit — ô comble des honneurs et des amabilités — une calebasse de bière. Sœur Sainte-Imelda remercia pour les deux, disant que nos coutumes ne nous permettent pas d'accepter cette boisson. Et la séance fut levée.

A Hoho, il y avait une telle foule que c'était à se demander si la princesse n'y avait pas annoncé sa visite. Mais non! nous arrivions à point pour une danse *muganda*. Comme les préparatifs traînaient, Sœur Sainte-Imelda sortit

1. Claire LACOMBE, de Montréal.

2. Imelda SAURETTE, de Letellier, Manitoba.



DES NÉGRILLONNES AU GRAND CŒUR FONT CADEAU DE DEUX BELLES  
POULETTES À SŒUR FRANÇOISE-DE-LISIEUX (MARIE-CLAIRE LACOMBE,  
DE MONTRÉAL).

ses remèdes et moi je me mis en frais de propagande auprès d'une bande de petites filles qui me dévisageaient. M'entendre parler leur langue produisit toutes sortes d'effets: quelques-unes se rapprochèrent, surprises et contentes; les autres, plus sauvages, prirent la poudre d'escampette et se réfugièrent sous un bananier ou dans les cases des environs. Mais les danseurs, une centaine de garçons de l'école protestante, commençaient à se trémousser sur la *baraza* (terrasse), qui en costume militaire, qui en chemise de soie, qui en sous-vêtements ornés de plumes d'autruche ou rehaussés de peaux de léopard, de drapeaux, de banderoles! Les clinquants brillaient sur cette variété rare d'accoutrements depuis l'originale chaîne d'épingles de sûreté jusqu'aux miroirs, aux pièces de deux sous, aux morceaux de fer-blanc enfilés. Les danseurs étaient pieds nus pour la plupart; quelques riches portaient d'anciens souliers ou d'ex-bottines de ski! Les musiciens jouaient « de la courge séchée », instrument qui rend des sons plus ou moins harmonieux. Le rythme était parfait, allant du très lent à l'endiablé. C'était si bizarre, cette danse, que je braquai mon kodak: on redoubla d'ardeur, de contorsions, de sourires. Vraiment, ces Noirs vous ont une façon de se disloquer les membres qui ferait fortune à Hollywood!

Nous partîmes avant la fin du spectacle, car Hoho n'était pas le terme de notre voyage. Par des chemins abrupts et impraticables, poussant nos bicyclettes, nous descendîmes la montagne pour remonter la suivante jusqu'à la cime. Là, enfin, nous étions au village de Pawulo. Un accueil chaleureux et de luxe nous attendait: on avait trouvé pour nous... deux chaises! Les petites filles vinrent s'accroupir à distance pour nous regarder de toutes leurs grandes prunelles, car jamais de leur vie elles n'avaient vu de religieuses. Nous les invitâmes à notre *Boarding*, mais avec prudence, l'atmosphère du village étant plutôt protestante que païenne. On nous donna deux poules en signe d'amitié. J'eus la maladresse d'en échapper une; la négrillonne de la photo eut bien de la peine à la rattrapper... Que voulez-vous!... ma jeunesse fut plus familière avec les poules de chocolat qu'avec les vivantes!

Le soleil qui baissait nous avertit de reprendre la route de Katete. Il sombra bientôt derrière la montagne et ce fut la nuit, nuit traversée d'un faible rayon de lune. Ayant prié nos bons Anges de nous garder des trous et des bosses, nous filâmes à grande allure sans y voir goutte. Notre passage ne dérangerait qu'un chat sauvage et des volées d'oiseaux. Sans encombre nous arrivâmes à la Mission avec nos œufs et nos poules: ç'avait été une bonne tournée de recrutement, y compris pour le poulailler!

Nous allâmes dire notre reconnaissance au Seigneur. D'avance nous voyions nos classes remplies à craquer de ces pauvres petites Noires païennes du Nyassa-Nord qui ne demandent qu'à ouvrir leur intelligence et leur cœur à l'*A B C* des sciences divines et humaines.

---

Prodiguez vos tendresses, donnez vos sourires, semez le bonheur à pleines mains. C'est encore le pain qui manque le plus sur notre pauvre terre.

MÈRE MARIE-DU-SAINT-ESPRIT.

# COMMENT KATARINA EST PARTIE.....

RUMPHI, NYASALAND



par Sœur BERNADETTE-DE-FRANCE<sup>1</sup>, M. I. C.

Elle avait dix-sept ans environ et nous était arrivée depuis peu de son lointain village, heureuse de venir « travailler pour les Sœurs », comme disent si drôlement nos petites Noires.

Déjà catéchumène, ç'avait été une joie pour elle de se voir rapprochée de la Mission où elle pourrait plus facilement terminer son instruction en vue du baptême.

Docile et dévouée, notre jeune Africaine se mit à la besogne avec ardeur. Le travail du Couvent, tout nouveau pour elle, l'enchantait; elle nous assurait aimer beaucoup son emploi et les Sœurs.

Comme elle n'avait pour toute fortune que la *laya* et le *saru* qu'elle portait sur le dos, on lui permit au bout d'une semaine de retourner dans sa famille pour y chercher d'autres vêtements. La fidèle Katarina nous revint le jour convenu. Mais la chaleur accablante de novembre l'avait fatiguée et elle avait contracté un bien mauvais rhume. Malgré ses efforts pour surmonter son mal, la pauvre n'en pouvait plus; on la soigna et la fit reposer pendant une huitaine avant de la remettre au travail. La toux diminua, les forces revinrent et, de nouveau, elle reprit joyeusement sa tâche. C'est qu'elles ont du cœur nos enfants noires et savent se dévouer sans crainte de la fatigue et des difficultés!

Pourtant, la maladie, qui avait semblé pour jamais disparue, terrassait une seconde fois notre petite aide le jour même de sa fête patronale, 25 novembre. Elle me demanda d'écrire à ses parents de venir la chercher afin de pouvoir se guérir dans son village. Mais avant même la réponse des siens, son état devenait alarmant. C'était le matin. Vers midi, un gros orage ayant éclaté, Sœur Saint-Justinien<sup>2</sup>, qui se rendait à sa case pour s'assurer qu'elle n'avait pas peur, la trouva très faible. Puisant aussitôt de l'eau dans un pot en terre cuite placé sous sa main, l'Infirmière ondoya sur-le-champ la jeune malade. La chère enfant sourit, puis, sans secousse, sans agonie, expira doucement.

1. Bernadette DUMAS, de Saint-Anselme de Dorchester.

2. Paul-Ida COULOMBE, de Monument, P. Q.



Au dispensaire de Rumphi

Imaginez notre émoi quand, l'orage dissipé, nous apprenons la triste nouvelle! Nous n'avions aucune inquiétude au sujet de notre pauvre Katarina, la Sainte Vierge avait cueilli cette fleurette pour son parterre immortel; mais il y avait la famille là-bas qu'il fallait avertir. Comment recevrait-elle ce cruel message? Un catéchiste de la Mission fut aussitôt dépêché au village. Il revint à la nuit tombante, disant que les parents étaient fort mécontents et qu'ils refusaient absolument que leur fille soit enterrée ici. Comment sortir de l'impasse? Personne n'aurait consenti à porter un cadavre, la nuit, sur une distance de onze milles.

Après un recours fervent à la Sainte Vierge, il fut décidé que la dépouille passerait la nuit au dispensaire. Enroulée dans une natte à la manière indigène, Katarina fut exposée dans la salle d'attente. Vers 6 heures, en grand silence, les petits garçons de l'École vinrent réciter le chapelet auprès d'elle avec leurs professeurs.

Quelques parentes de la défunte arrivaient dès le lendemain matin pour commencer la série des pleurs, chants et lamentations d'usage. La scène était loin d'être réjouissante et la tournure des événements nous préoccupait. Mais notre Mère du ciel allait bientôt nous tirer d'embarras: le R. Frère Jean-Marie, P. B., survenant tout à coup en jeep de Katete, mit sa voiture à la disposition de quelques Noirs qui, avec les restes mortels de la chère Katarina, firent route vers Cikambarara.

Tant de bonne volonté désarma les parents, qui, en dépit de leur profonde affliction, se montrèrent tout à fait résignés.

Insondable dessein de la divine Providence: Katarina, ce semble, n'était venue de son lointain village que pour recevoir l'ondée purificatrice sur son âme avant d'entreprendre le grand voyage de l'éternité.

Chère petite élue, obtiens maintenant à tous tes frères d'arriver un jour là où tu es allée toi-même, si simplement!

## La Cie F.-X. DROLET Québec

ATELIER DE MÉCANIQUE  
ET FONDEURS

Acier, fonte, cuivre et aluminium

Spécialités : Ascenseurs modernes  
Soudure électrique et autogène

206, rue du Pont, Québec Tél. 4-4641

Thé Noir du Ceylan — Thé Noir de Chine  
Thé de Colombo — Thé Vert de Chine  
Thé Naturel du Japon  
En caisses, ½ caisses et nattes,  
100, 80, 40, 25, 10 lbs

Café Extra - Café Fancy  
Café Royal - Rôtis et moulus  
En chaudières de 5, 10, 25, 50, 75 lbs  
et barils de 100 lbs

Langlois & Paradis Limitée  
QUÉBEC

ACHÈTE BIEN  
QUI ACHÈTE  
chez

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

855 EST, RUE SAINTE-CATHERINE · MONTRÉAL



par Sœur SAINT-JEAN-DE-LA-LANDE <sup>1</sup>, M. I. C.

Kaseye est la Mission de mes rêves et, tout comme dans la chanson, je vous assure que « je ne donnerais pas ma place pour un boulet de canon »! La Mission actuelle n'est pas compliquée: une chapelle avec murs de terre et toit de chaume, quelques cases pour les Pères, notre couvent qui n'est pas terminé mais dont nous occupons une partie, et quatre huttes, de mêmes matériaux que l'église, servant de classes. A distance, tout cela semble adossé à la montagne.

A ceux qui seraient fatigués du tapage des cités de la civilisation, je conseille quelques mois de repos à Kaseye; à mon avis, c'est l'endroit le plus paisible du monde! Aucun bruit d'automobile ou d'usine, mais le silence profond des montagnes. Il n'est rompu que par des cris d'oiseaux, le chant du coq et les chœurs coassants des grenouilles qui me paraissent être légions. Parfois je les imagine toutes rangées comme un orchestre avec, pour les diriger, un chef debout sur une souche, tant les pauses, les silences, les soupirs se font avec un ensemble ravissant! Elles ne sont pas farouches, ces grenouilles! Elles s'aventurent jusqu'à notre maison pour nous donner la sérénade ou exhiber leur agilité. Il faut leur rendre justice: elles sautent remarquablement haut.

Pour un temps, les scorpions nous ont visitées. Beaucoup y ont laissé leur vie, ce qui a fait réfléchir les autres, je suppose, car nous n'en voyons plus. Maintenant c'est l'hyène qui vient hurler sous nos fenêtres. Nos aides lui ont aperçu la tête dans l'embrasement de leur hutte. Elles ne s'en sont pas émues: cette bête, paraît-il, n'aime en fait de chair fraîche que les poules; à défaut de volaille, elle préfère les vieilles carcasses... Chez nous c'est donc le poulailler qui l'intéressait. On dit qu'il y a beaucoup de serpents dans les environs; je n'en ai pas encore rencontré. Sœur Sainte-Bernadette <sup>2</sup>, plus chanceuse, en a salué un magnifique de cinq à six pieds sur le chemin de l'école.

1. Clémence CARON, de Saint-Jean-Port-Joli.

2. Marie FYFE, de Laprairie.

Sur le chemin de l'école, je n'ai admiré que des papillons aux couleurs les plus somptueuses; des petites mouches en velours rouge qui sortent surtout après la pluie; des insectes ailés qui font un bruit d'aéroplane; d'autres, rampants, qui ont l'air d'autobus ou de tramways! Quand nous allumons la lampe, ce sont des nuées de moustiques de toutes races qui s'abattent sur nous et s'ébattent à nos dépens! Depuis que les vasistas ont été posés, nous jouissons d'une paix relative et n'avons plus à appeler nos fillettes pour leur donner la chasse. C'était pour elles une vraie partie de plaisir. En cinq minutes elles avaient attrapé et mangé les insectes les plus riches en viande; ne gisaient plus autour de nous que des paires d'ailes.

J'enseigne à trente et un négrillons de standard 1-A et de Standard 2; Sœur Sainte-Bernadette est le professeur du Standard 1-B et des philosophes de Kaseye. Kaseye a un *Boarding* pour les garçons. En fin de semaine il est toujours désert, car tous retournent à leur village. Ici le week-end n'est pas affaire de snobisme, mais question de pure nécessité: chacun doit voir à sa provision de nourriture pour la semaine suivante. Nos pensionnaires sont pauvres comme Job: une natte, un saru, c'est tout leur trousseau... et encore! Cela fait pitié

TOUS LES FARDEAUX SE PORTENT SUR LA TÊTE AU NYASSA-NORD.  
CES JEUNES NOIRES DE KASEYE SONT ALERTES ET JOYEUSES AU TRAVAIL



de les entendre dire: « Nous ne sommes que de pauvres Africains! » Je leur réponds parfois que je les trouve très chanceux car ils peuvent traverser les *dambo* en toutes circonstances et sans inconvénients, ce que j'ai expérimenté être particulièrement difficile à qui porte *one million saru*, selon l'expression pittoresque de l'une de nos aides!

Mes élèves sont des plus gentils et fort appliqués. Ils gardent un silence impressionnant quand ils ont le crayon à la main et, devant eux, une feuille de papier blanc. Mikael, un des plus jeunes, très ardent à l'ouvrage, risque un jour une grosse infraction au silence. Je le menace de l'envoyer travailler au jardin: « *Ncilo is a good medicine!* dis-je. — *No, Sister, Ncilo is a bad medicine. Look at my hands! they are ANGRY!* » Pauvre Mike! sans doute qu'il n'avait pas fait usage d'assez de salive pour se les préserver en jouant de la pioche à l'heure des travaux manuels! Si vous regardiez travailler nos Noirs aux champs, vous les verriez déposer souvent leur *jembe* pour se cracher dans les mains. Il paraît que ça va beaucoup mieux ensuite...

Parmi ses clients au dispensaire, Sœur Sainte-Julie<sup>1</sup> compte un parent du chef Nyondo. Ce brave Noir, adepte de la *Free Church*, vient de s'inscrire au catéchuménat. « Maintenant, nous annonça-t-il avec satisfaction, nous allons prier ensemble. » Puis il ajouta cette recommandation: « Dites bien aux enfants de l'école que l'Église catholique est bonne et que la *Free Church* ne l'est pas puisque l'on ne veut pas y recevoir les malades. » Ce pauvre Noir est lépreux! Une autre fois il suppliait son infirmière avec une foi à transporter les montagnes: « Vous qui portez les livrées de Jésus, faites donc ses merveilles en faveur du pauvre Lazare que je suis! »

Le dispensaire ne connaît pas de chômage. Au temps des pluies, l'affluence diminue, mais l'on y soigne tout de même, en moyenne, une quarantaine de nouveaux cas tous les jours en plus des habitués.

A la vérité, Kaseye, c'est primitif, tout ce qu'il y a de plus brousse! Mais c'est exactement ce dont nous avons toutes rêvé dans nos plus beaux, nos plus enthousiastes rêves missionnaires. Et c'est en cœur que notre petite Communauté pourrait chanter la vieille rengaine entendue jadis au pays natal: « Je ne donnerais pas ma place pour un boulet de canon! »

---

1. Béatrice TESSIER, de Woonsocket, R.-I.

---

Qu'on fasse la classe, la cuisine ou le ménage, quelle que soit la chose que l'on fasse, il faut que notre première intention soit d'avancer par cette prière, par ce sacrifice, par ce travail, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, et de le remercier de ses incessants bienfaits.

Mère MARIE-DU-SAINT-ESPRIT.

# Le Bienheureux Théophile Vénard

par M. le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

L'interrogatoire en était là, lorsque des gardes entrèrent escortant un vieillard que sa mise désignait comme un personnage d'importance. Avec sa robe et sa ceinture colorées comme l'arc-en-ciel, il allait sous le grand parasol mandarinal qu'un valet tenait derrière lui, et il faisait retentir ses sandales; le bon catéchiste Pierre, qui, lui, était nu-pieds, les remarqua et les trouva luxueuses.

Le nouveau venu n'était autre que Hoang-Thu, le vice-roi de la province.

Il monta au fauteuil qui lui était réservé, au milieu de l'estrade où siègent les juges.

Lui non plus n'était pas un homme cruel, et il s'étonnait beaucoup que les prêtres de la religion de Jésus ne préférassent pas l'apostasie à la mort. En les condamnant il appliquait la loi, sans s'inquiéter, eût-on dit, de sa flagrante injustice. Nous le verrons prendre, en face du missionnaire, une attitude hautaine, mais ce sera surtout pour la galerie, afin de bien marquer qu'il est la première autorité de la province. Il menacera de tourments qu'il n'a point l'intention de faire subir. De son côté, Théophile, honorant en ce païen la haute dignité dont il est revêtu, va lui répondre avec la plus grande déférence: il emploiera les formules officielles de respect, mais sans renoncer à son franc parler quand l'y obligera sa conscience.

A peine assis, raconte le missionnaire, le vice-roi me crie d'une voix vibrante:

« Ah! ça, chef de la religion chrétienne, vous avez une physionomie distinguée... Vous saviez bien que les lois annamites défendent l'entrée du royaume aux Européens; à quoi bon alors venir vous faire tuer par ici? C'est vous qui avez excité les navires européens à nous faire la guerre, n'est-ce pas? Il faut dire la vérité, ou bien on va vous mettre à la torture.

— Grand mandarin, vous me demandez deux choses: à la première je réponds que je suis envoyé par le Roi du ciel pour prêcher la vraie religion à ceux qui l'ignorent, n'importe en quel lieu, en quel royaume. Nous respectons beaucoup l'autorité des rois de la terre, mais nous respectons encore plus l'autorité du Roi des cieux. A la seconde chose je réponds que je n'ai excité en aucune manière les Européens à faire la guerre au royaume annamite.

— En ce cas voulez-vous aller leur dire de partir, et l'on vous pardonnera?

— Grand mandarin, je n'ai aucune autorité pour régler une telle affaire; cependant, si Sa Majesté m'envoie, je prierai les guerriers européens de ne plus faire la guerre à l'Annam et, si je n'atteins pas mon but, je reviendrai subir la mort.

— Vous ne craignez pas de mourir?

— Grand Mandarin, je ne crains pas la mort. Je suis venu ici prêcher la vraie religion; je ne suis coupable d'aucun crime qui mérite la mort; mais si l'Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour l'Annam.

— Avez-vous de la rancune contre celui qui vous a pris ?

— Aucunement. La religion chrétienne nous apprend à aimer ceux qui nous haïssent.

— Chef de la religion chrétienne, il faut déclarer les noms des lieux qui vous ont recélé jusqu'à ce jour.

— Grand mandarin, l'on vous appelle le père et la mère du peuple: si je fais ces déclarations, je serai la cause de beaucoup de maux que le peuple aura à souffrir. Grand mandarin, jugez si cela convient ou non. »

Cette ferme réplique de Théophane fut suivie d'un silence. Le vice-roi jugea sans doute qu'il s'était avancé imprudemment. Alors l'un des juges assesseurs, le préposé aux impôts, pour faire du zèle et montrer à l'assistance toute la distinction de son esprit, crut bon de venir à la rescousse. Afin d'amener le captif à dire quelque chose de ceux qui l'avaient reçu, il insinua que seules des familles opulentes pouvaient donner asile aux missionnaires. « Oh! dit-il, nous savons que les prêtres européens ne prennent pas leurs repas dans les auberges comme nous le faisons nous-mêmes, mais qu'on doit leur servir des aliments choisis. Il faut donc que des gens assez riches les reçoivent pour leur préparer des tables somptueuses, sans quoi ils ne mangeraient point. »

Ces gens riches, comme *le Rat* les eût volontiers dépouillés de leurs biens! De si perfides insinuations ne pouvaient demeurer sans réponse.

« Pendant que nous voyagions sur mer pour venir en ce pays, répliqua Théophane, on nous servait fort bien. Une fois débarqués, oui, il nous est arrivé de nous asseoir à des tables convenables; mais à présent, vu la fureur de la persécution, qui ose nous recevoir?... Ah! les tables somptueuses!... Nous nous contentons des aliments que nous pouvons trouver. »

Le préposé aux impôts voulut parler encore... « Cela suffit! » trancha le vice-roi. Puis il appela l'un des secrétaires et lui glissa un mot à l'oreille. Le scribe passa dans la salle d'à côté et revint aussitôt, tenant deux crucifix de moyenne grandeur — ces crucifix avaient été saisis pendant le sac d'une chrétienté. Sur l'ordre du vice-roi, l'un d'eux fut porté à Théophane.

« Foulez la croix aux pieds, disait en même temps le vice-roi, et vous ne serez pas mis à mort. »

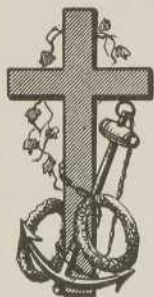
Alors ce fut sublime. Le missionnaire, dont une émotion indicible soulevait la poitrine, éleva dans ses mains la sainte image; avec un infini respect, il y posa ses lèvres longuement; puis, d'une voix forte: « Quoi! s'écria-t-il, j'ai prêché la religion de la croix jusqu'à ce jour; comment voulez-vous que je l'abjure? Je n'estime pas tant la vie de ce monde que je veuille la conserver au prix d'une apostasie!

— Si la mort a tant de charmes à vos yeux, pourquoi vous cachez-vous de crainte d'être pris ?

— Grand mandarin, la religion défend de présumer de ses propres forces et de se livrer soi-même. Mais le ciel ayant décidé que je sois arrêté, j'ai confiance qu'il me donnera assez de force pour souffrir tous les supplices et être ferme jusqu'à la mort. »

(A suivre)

## Nécrologie



M. le curé Charles Cormier, **Brockton, Mass.**; M. l'abbé Léonidas Reid, **Lynn, Mass.**; le R. P. Claude Carteron, S. M., **Brunswick, Maine**; M. l'abbé Salluste Boulet, **Plessisville**; M. l'abbé N. Laurence, **Cartierville**; R. Frère J. Bennett, O. M. I., **Ottawa**; Mme Sigefroid Raynault, **L'Assomption**, mère de notre Sœur Sainte-Marthe; Mme Valentin McLean, **Cabano**, mère de notre Sœur Sainte-Valentine; Mme Pierre Renaud, **Loretteville**, mère de notre Sœur Saint-Jérôme: M. Vadnais, **L'Ange-Gardien**, frère de notre Sœur Marie-de-Bon-Secours; Mlle Juliette Langevin, **Louiseville**, sœur de notre Sœur Marie-Raymonde; Mme Léon Gérin, Mme Edmond Moreau, M. J.-A. Raymond, Mme Damien Montpetit, Mme L.-W. Deslauriers, Mme Clovis Bouchard, Mme A. Dupuis, Mme Ed. Desjardins,

M. R. Laroche, Mme Joseph Chouinard, M. M.-Antoine Simoneau, Mme Hervé Taillon, Mme Jean Monty, M. Roch Léger, Mme Alexandre Lahaie, M. Alfred Montambault, M. Laurent, M. Alfred Sauvé, **Montréal**; M. Jules Théoret, **Ville-Émard**; M. T. Kelley, **Bordeaux**; M. Médéric Lavallée, M. Alfred Therrien, **Ahuntsic**; Mme Marcel Lanthier, M. Gérard Juneau, **Rosemont**; Mlle Marie Décary, **Dorval-Station**; Mlle Anna Larivière, **St-Roch-sur-Richelieu**; Mlle Marie-E. Vaillancourt, **Cap-de-la-Madeleine**; M. Nazaire Fréchette, **St-Nicolas-Station**; Mme Alexandre Julien, **Pont-Rouge**; Mme Thomas Audet, **St-Grégoire de Montmorency**; Mme J.-A. Michaud, **St-Alexandre**; M. Léonce Briand, **Naudville, Lac-St-Jean**; Mme O. Ayotte, **Lowell, Mass.**; M. M. Privé, **Collinsville, Mass.**; Mme Amable Bernier, Mme Thomas Bérubé, **Brunswick, Maine**; M. Hormisdas Lesage, Mme Antoinette Lesage, M. Georges Lesage, M. Origène Lesage, M. Hector Lesage, Mme Amable Desrochers, M. Eugène Giard, M. Adam-P. Lanois, M. Adélard Ledoux, Mme Wilfrid Lurette, **Marlboro, Mass.**; Mlle Georgianna Parisien, **Brockton, Mass.**; M. Jean-S. Robichaud, Mme Raoul Vincent, **Lynn, Mass.**; Mme Joseph Lavoie, **Danvers, Mass.**; M. Georges Potvin, M. Élie Guerette, Mlle Delphine Bergeron, M. Charles Chouinard, M. Alfred Bouchard, Mme Octavie Marchand, Mme Rose Lévesque, **Salem, Mass.**; Mme Alice Allen, **Newburyport, Mass.**; M. Émile Stuart, **Amesbury, Mass.**; Mme Vital Leblanc, **Lewisville, comté de Westmoreland, N.-B.**; M. Alfred Maidment, **Natick, Mass.**; M. Anthony Le Blanc, M. Alfred Lauzon, M. Napoléon Casavant, **Lynn, Mass.**

UNE messe est célébrée chaque semaine dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception aux intentions de leurs abonnés au PRÉCURSEUR et de tous leurs bienfaiteurs défunts.

# Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).  
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).  
HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagache-tière, Montréal (1).  
NOMINGUE, comté de Labelle, P. Q.  
RIMOUSKI, P. Q.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital Général, 3080, rue du Prince-Édouard.  
TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 279, rue Principale.  
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.  
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

## AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

## EN CHINE

- CANTON, 135, Tai San Road.  
TO KOM HANG, Adresse postale: 135, Tai San Road, Canton, Chine.  
SHAMEEN, Canton.  
SHEK LUNG, près Canton.  
KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.

## EN MANDCHOURIE

- SZEPINGKAI, Mission Catholique.  
PAITCHENG TZE, Mission Catholique.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## AUX ÎLES PHILIPPINES

- MANILLE, 1111, rue Narra.  
MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao.

## AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.  
LES COTEAUX, Haiti.  
ROCHE-À-BATEAU, Haiti.  
PORT-SALUT, Haiti.  
CAMP-PERRIN, Haiti.  
MIREBALAIS, Haiti.  
LIMBÉ, Haiti.  
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.  
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.  
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.  
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
MZAMBAZI, Mzimba P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. E. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

